**‘ABDU’L-BAHÁ**

**LE RÉCIT D’UN VOYAGEUR**

**Rédigé pour illustrer les événements de  
l’épopée du Báb.**

**M.E.B.**

© 1980  
National Spiritual Assembly of the Bahá’ís of United States  
Translation from  
 ‘Abdu’l-Bahá ibn Bahá-u-lláh, 1844-1921.  
*Máqálah-’i shakhsí-i sayyáh kih dar qazíyah-’i Báb nivishtah ast*  
by Edward Granville Browne

© Maison d’éditions bahá’íes  
Rue Henri Evenepoel, 52-54  
1030 Bruxelles, Belgique  
D/1547/2011/2  
ISBN 2-87203-097-2  
Imprimé en Belgique

### PRÉFACE

Nombreux sont les Écrits de ‘Abdu’l-Bahá qui traitent de sujets biographiques et historiques. Les bahá’ís connaissent déjà *Mémorial des Fidèles,* portraits de personnes qui ont dédié leur vie à   
Bahá’u’lláh, et *Le Secret de la civilisation divine*, qui présente les problèmes historiques et sociaux de la Perse et *in extenso* dans le monde du dix-neuvième siècle.

*Le Récit d’un voyageur* est encore plus spécifiquement historique. La vie du Báb, fondateur de la foi bábíe et prophète-héraut de la foi bahá’íe ainsi que celle de ses adeptes, dont Bahá’u’lláh prophète-fondateur de la foi bahá’íe, y sont décrites de façon détaillée.

‘Abdu’l-Bahá a rédigé *Le Récit d’un voyageur*, dont un exemplaire qui ne portait pas le nom de l’auteur a été remis à Edward Granville Browne, un orientaliste anglais qui est venu rendre visite à Bahá’u’lláh en 1890. Collectionneur avide qu’il était des manuscrits bábís et bahá’ís, Browne fit imprimer la version en persan et sa traduction en anglais, accompagnée d’une longue introduction et de copieuses annotations, par Cambridge University Press en 1891. Dans cette édition, nous avons intentionnellement supprimé l’introduction et les annotations de Browne. Nous adressant au grand public nous avons en ce faisant évité une édition trop érudite. Nous avons suivi la translittération des mots persans et arabes utilisée dans d’autres livres bahá’ís. Un glossaire sommaire, quelques annotations ont été rajoutés pour aider le lecteur.

Cette publication est provisoire en attendant la vérification de la traduction par la Commission de traduction. Elle permet un premier accès au texte encore inédit en français.

Conformément aux instructions reçues à ce sujet de la Maison universelle de justice, les citations des écrits de Bahá’u’lláh n’ont pas été retraduites, sauf lorsqu’elles n’ont pas été identifiées dans une traduction publiée en français, mais sont extraites des plus récentes publications en français de ces écrits.

### LE RÉCIT D’UN VOYAGEUR

**LE RÉCIT D’UN VOYAGEUR**

**Rédigé pour illustrer les événements de  
l’épopée du Báb.**

Des versions diverses variant selon leurs narrateurs nous parviennent au sujet de la personne connue sous le nom de Báb et de la nature de sa communauté. Ces récits se retrouvent aussi dans les pages de l’histoire de la Perse et dans celles des chroniques européennes. Mais, à cause de la variété de leurs affirmations et de la diversité des faits racontés, aucune de ces versions n’est digne de la confiance qu’on devrait lui accorder. Certaines ont perdu de leur authenticité à cause de leur censure extrême et de leur jugement négatif ; certaines chroniques étrangères en ont parlé d’un ton élogieux, alors que d’autres n’ont fait que rapporter les ouï-dire sans en faire la vérification.

Ces récits variés ont déjà été publiés dans d’autres ouvrages, en reparler ne serait que prolixité, il convient donc que les faits (scrupuleusement recherchés lors de mes voyages à travers la Perse, autant proches que lointains, auprès de témoins étrangers ou participant aux faits, amis ou adversaires), sur lesquels les controversistes se sont mis d’accord, soient brièvement présentés par écrit. De cette façon, un condensé des faits est mis à la disposition de ceux qui désirent étancher leur soif à la fontaine de la connaissance et en recherchent tous les détails.

Le Báb était un jeune marchand de pure lignée. Il naquit en l’an mil deux cent trente-cinq (A.H.), le premier jour de Muḥarram,[[1]](#footnote-1) et lorsque quelques années plus tard son père Siyyid Muḥammad-Riḍá mourut, il fut élevé à Chiraz par son oncle maternel, Mírzá Siyyid ‘Alí, le marchand. Ayant atteint l’âge de la maturité, il s’engagea dans le commerce à Búshihr, d’abord en tant que partenaire de son oncle maternel, ensuite à son propre compte. Pour autant qu’on ait pu en juger, il était connu pour sa dévotion, sa ferveur, sa vertu et sa piété, qualités qui lui étaient reconnues aux yeux des gens.

En l’an mil deux cent soixante (A.H.), alors qu’il était dans sa vingt-cinquième année, certains signes commencèrent à paraître dans sa conduite, ses manières et son comportement, signes qui, à Chiraz, montraient qu’un conflit intérieur l’agitait et qu’une autre destinée l’attendait. Il déclara son rang de Báb.[[2]](#footnote-2) Ce qu’il voulait dire par ce nom de Báb (Porte), c’est qu’il était la Voie de grâce annonçant un grand personnage encore caché derrière le voile de gloire, personnage qui possédait des perfections innombrables et sans limites, par la volonté duquel il se mouvait et à la corde de l’amour duquel il s’agrippait. Et dans le premier ouvrage qu’il écrivit, expliquant la Sourate de Joseph,[[3]](#footnote-3) il s’adressait dans tous les passages à ce personnage toujours inconnu, dont il recevait aide et grâce, auprès duquel il recherchait assistance pour préparer sa venue et à qui il demandait ardemment d’accepter le sacrifice de sa vie dans la voie de son amour.

Entre autres, cette phrase venant de lui : « Ô Rémanence de Dieu, je me sacrifie totalement à toi, je me satisfais des tribulations rencontrées dans ta voie, je ne demande rien d’autre que de périr pour l’amour de toi et Dieu, le Suprême, me suffit en tant que protection éternelle. »

Il composa aussi une quantité d’ouvrages qui expliquent certains versets du Coran, de sermons et de prières en arabe, invitant et incitant les hommes à se préparer à l’apparition de cette personne. Ces ouvrages, il les intitula « Pages inspirées » et « Paroles de Conscience ». Questionné à ce sujet, il ne convint pas qu’un ange fut la source de sa révélation.

Les gens sachant qu’il n’avait reçu aucune formation scolaire, trouvèrent cela surnaturel. Quelques-uns le suivirent, mais la plupart manifestèrent une vive désapprobation ; tous les docteurs de grand savoir et les juges de haute réputation qui occupaient chaires,   
minbars et pupitres, se mirent d’accord sur son éradication et sa suppression, mis à part quelques religieux de l’école Shaykhí, qui étaient des ermites et vivaient retirés et qui, selon leur doctrine, étaient constamment à la recherche d’un être supérieur, incomparable et digne de confiance qu’ils tenaient, selon leurs propres termes, pour le « Quatrième Support » et expression centrale des vérités de la Religion perspicace.[[4]](#footnote-4)

Parmi eux Mullá Ḥusayn de Bushrúyih, Mírzá Aḥmad d’Azghand, Mullá Ṣádiq Muqaddas (le Saint), Shaykh Abú-Turáb d’Ishtihárd, Mullá Yúsuf d’Ardibíl, Mullá Jalíl d’Urúmíyyih, Mullá Mihdí de Kand, Shaykh Sa‘íd l’Indien, Mullá ‘Alí de Basṭám et bien d’autres encore, se joignirent à lui pour ensuite se disperser dans toutes les régions de Perse.

Le Báb effectua en personne la circumambulation de la Maison de Dieu.[[5]](#footnote-5) Son retour, lorsque la nouvelle de son arrivée à Búshihr atteignit Chiraz, provoqua beaucoup de controverses. Une tension et une effervescence étranges étaient notoires dans cette ville. La majorité des docteurs se mirent à le désavouer, ordonnant son exécution et son élimination, et ils convainquirent Ḥusayn Khán Ájúdán-báshí, qui était le gouverneur de Fárs, d’infliger la bastonnade aux envoyés du Báb, dont Mullá Ṣádiq Muqaddas ; puis, ayant brûlé ses moustaches et sa barbe, ainsi que celle de Mírzá Muḥammad-‘Alí de Bárfurúsh et de Mullá ‘Alí-Akbar d’Ardistán, ils enchaînèrent ces trois hommes et les traînèrent dans les rues et les bazars.

Comme les docteurs de la Perse n’avaient pas de pouvoir administratif, ilspensaient que brutalité et intervention produiraient extinction et silence et conduiraient à la destruction et à l’oubli, alors que tout interdit en matière de conscience devient un facteur de stabilité et de fermeté et attire l’attention intellectuelle et spirituelle des gens, un fait qui s’est vérifié à maintes reprises. C’est pourquoi ces châtiments devinrent une cause de notoriété et que beaucoup de gens commencèrent à se poser des questions.

Le gouverneur de Fárs, agissant selon ce que les docteurs croyaient être efficace, envoya des cavaliers chercher le Báb pour l’amener devant lui. Il l’admonesta et le blâma en la présence des docteurs et des savants et exigea des rétractations. Et lorsque le Báb retourna ces critiques et lui résista avec force, à un signe du gouverneur, il fut frappé d’un coup violent, insulté et ridiculisé, de telle manière que son turban tomba de sa tête et que le coup marqua son visage. À la fin de cette réunion, ils décidèrent de tenir conseil puis, ayant reçu une caution de son oncle maternel Ḥájí Siyyid ‘Alí, ils le renvoyèrent chez lui, lui interdisant d’avoir des contacts tant avec ses proches qu’avec des étrangers.

Un jour, ils lui enjoignirent de venir à la mosquée et tentèrent de le forcer à renier, mais il tint un tel discours de la chaire que l’audience subjuguée garda le silence et que la foi de ses adeptes n’en fut que renforcée. On pensait alors qu’il se déclarait l’instrument de grâce envers sa Majesté le Seigneur de l’âge - que la paix repose sur lui -, mais il devint évident par la suite que son intention était d’être la Porte (*Bábíyyat*) d’une autre cité et l’instrument vers une autre personne dont les qualités et les attributs étaient mentionnés dans ses livres et ses traités.

À chaque occasion, comme nous l’avons déjà expliqué, en raison du manque d’expérience des docteurs et de leur maigre formation dans les questions administratives, ajouté au changement perpétuel de leurs décisions, les commentaires sévissaient ; et leur intervention au sujet du Báb jeta toute la Perse dans le tumulte, redoublant l’ardeur des amis et attirant toujours plus les indécis. À cause de ces événements, l’intérêt des gens augmentait, et dans toutes les provinces de Perse, des serviteurs (de Dieu) étaient attirés par lui. Les événements prirent une ampleur telle que le souverain de l’époque, feu Muḥammad Sháh, délégua un certain Siyyid Yaḥyá de Dáráb, qui était alors un des docteurs et siyyids les plus connus ainsi que l’objet de vénération et de confiance, il lui donna un cheval et de l’argent pour son voyage à Chiraz, afin qu’il aille vérifier les faits par lui-même.[[6]](#footnote-6)

Lorsque le Siyyid en question arriva à Chiraz, il rencontra le Báb à trois reprises. Lors de la première et de la seconde entrevue, ce ne furent que questions et réponses ; lors de la troisième entrevue, il demanda des commentaires sur la Sourate appelée *Kawthar*.[[7]](#footnote-7) Quand le Báb, sans même prendre un temps de réflexion, se mit à écrire en sa présence un commentaire élaboré sur la *Kawthar*, le Siyyid fut ravi et charmé et, sans se préoccuper de son avenir ni sans craindre les conséquences de cette attirance, il se rendit sans plus attendre à Burújird chez son père, Siyyid Ja’far, aussi connu sous le nom de Kashfí, pour le mettre au courant de ce qui s’était passé. Bien qu’il fût sage et prudent de nature, et qu’il eût l’habitude de se soucier des exigences de l’époque, il écrivit, sans se préoccuper des conséquences, un rapport détaillé de ses observations adressé à Mírzá Luṭf-‘Alí, le chambellan, afin que celui-ci le soumette au souverain de l’époque. Quant à lui, il se mit à voyager à travers la Perse et dans chaque ville à appeler les gens du haut des chaires, de telle manière que d’autres religieux le déclarèrent fou, alléguant un cas évident d’envoûtement.

Lorsque la nouvelle des décisions des docteurs ainsi que le tollé et les clameurs des juges atteignirent Zanján, Mullá Muḥammad-‘Alí, un religieux qui était un homme important possédant une élocution remarquable, délégua un de ses hommes de confiance à Chiraz pour s’informer de la question. Cet homme, ayant pris connaissance en détail des événements comme il le devait, revint porteur d’écrits (du Báb). Lorsque le religieux eut entendu de quoi il retournait, et qu’il eut pris connaissance des écrits, bien qu’il fût un homme lettré connu pour ses recherches approfondies, il devint comme fou comme cela lui était prédestiné. Il rassembla ses livres dans la salle d’études en disant : « La saison du printemps et du vin est arrivée », et il déclara : « Il serait coupable de continuer à chercher le savoir après avoir atteint la certitude. » Puis, du haut de la chaire, il exhorta et enjoignit tous ses disciples (à embrasser la doctrine), et par écrit, il envoya au Báb sa propre déclaration et sa confession.

Le Báb, dans sa réponse, lui expliqua l’obligation de la prière rituelle.

Bien que les docteurs de Zanján se soient levés, cœurs et âmes, pour exhorter et admonester le peuple, leurs efforts ne menèrent à rien. Finalement, ils durent se rendre à Téhéran pour se plaindre auprès du roi Muhammad Sháh, lui demandant de convoquer Mullá Muḥammad-‘Alí à Téhéran. L’ordre royal fut donc donné, qui lui ordonnait de comparaître.

Lorsqu’il arriva à Téhéran, ils le présentèrent à une assemblée de docteurs ; mais, comme ils l’ont déclaré par la suite, aucune des controverses et discussions qui eurent lieu dans cette assemblée n’eurent d’effet sur sa personne. Le souverain lui donna donc des serviteurs et cinquante túmáns pour ses dépenses, et lui donna l’autorisation de repartir.

En l’occurrence, ces nouvelles se sont répandues à travers toutes les régions de la Perse et de nombreux prosélytes arrivant à Fárs, les docteurs comprirent que le mouvement prenait de l’ampleur, que la force de le contrôler était hors de leur pouvoir et que les emprisonnements, coups, tortures et affronts étaient vains. Ils dirent alors au gouverneur de Fárs, Ḥusayn Khán : « Si vous désirez voir s’éteindre ce feu, ou cherchez à mettre fin à cette plaie et à ce schisme, la cure la plus efficace et le remède le plus décisif sont de tuer le Báb. Et le Báb a rassemblé une grande armée et prémédite une insurrection. »

Ḥusayn Khán ordonna donc au chef de la police ‘Abdu’l-Ḥamíd Khán, d’attaquer à minuit et d’encercler la maison de l’oncle maternel du Báb et de les amener, lui et ses sympathisants, les menottes aux mains. Mais ‘Abdu’l-Ḥamíd Khán et son armée ne trouvèrent personne d’autre dans la maison que le Báb, son oncle maternel et Siyyid Káẓim de Zanján ; il se fit que cette nuit-là une épidémie de choléra venait d’éclater, ajoutée à une vague de chaleur, et que Ḥusayn Khán fut obligé de fuir, relâchant le Báb à la condition qu’il quitte la ville.

Le matin suivant, le Báb accompagné de Siyyid Káẓim de Zanján, quitta Chiraz pour Ispahan. Avant d’arriver à Ispahan, Il écrivit un message au Mu‘tamidu’d-Dawlih, le gouverneur de la province, demandant à être hébergé dans un endroit convenable avec l’accord du gouvernement. Le gouverneur désigna la maison de l’Imám-Jum‘ih. Là, il séjourna quarante jours ; puis un jour, en réponse à la requête de l’Imám, il écrivit, sans réflexion préalable, le commentaire sur (la sourate de) V’al-‘Aṣr (le Destin), devant l’assemblée présente[[8]](#footnote-8). Lorsque ces nouvelles parvinrent au Mu‘tamid, il lui demanda une entrevue et lui posa des questions concernant sa « mission spéciale ». Lors de cette entrevue, une réponse prouvant sa « mission spéciale » fut écrite.

Le Mu‘tamid donna ensuite l’ordre à tous les docteurs de se rassembler pour débattre avec lui lors de cette réunion, que la discussion soit retranscrite mot à mot par son secrétaire personnel afin de l’expédier à Téhéran et que, quel que soit le décret royal qui en résulte, il soit appliqué.

Les docteurs considérèrent que cette proposition était un affaiblissement de la Loi et refusèrent. Mais ils tinrent une réunion et écrivirent : « S’il y avait des doutes à ce sujet, une réunion et un débat auraient été nécessaires, mais le désaccord entre cette personne et la Loi très lumineuse est plus évident que le jour. Le meilleur expédient est de mettre en pratique la sentence de la Loi. »

Le Mu‘tamid exprima alors son désir que l’on tienne une assemblée en sa propre présence afin que la vérité puisse être dévoilée et que les cœurs trouvent la paix. Mais ces docteurs instruits et ces savants honorables, ne voulant pas montrer de dédain envers la Loi perspicace, refusèrent toute discussion ou controverse avec un jeune marchand, à l’exception du très sage érudit Áqá Muḥammad-Mihdí, et de l’éminent platonicien Mírzá Ḥasan de Núr. La conférence se termina donc par une discussion sur quelques sujets relatifs à l’étude de dogmes fondamentaux, à l’élucidation et l’analyse des doctrines de Mullá Sadrá. Le gouverneur n’obtenant aucune conclusion de cette conférence, ni la sentence sévère ni la décision radicale des docteurs ne furent exécutées. Mais, anxieux de diminuer les inquiétudes et d’empêcher un tumulte public de manière efficace, il fit circuler le bruit qu’un décret avait été passé qui ordonnait au Báb de se rendre à Téhéran pour que des mesures décisives soient prises ou qu’un religieux courageux réussisse à (le) confondre.

Il le fit donc sortir d’Ispahan, escorté de ses propres gardes du corps à cheval ; mais lorsqu’ils atteignirent Múrchih-Khár, il leur donna l’ordre secret de rentrer à Ispahan, où il offrit au Báb refuge et asile sous le toit même de ses quartiers privés ; personne ne savait où était le Báb, mis à part les plus proches du Mu‘tamid dont il connaissait la discrétion et dans lesquels il avait confiance.

Une période de quatre mois passa ainsi, puis le Mu‘tamid mourut atteignant la miséricorde de Dieu. Gurgín Khán, le neveu du Mu‘tamid, sachant que le Báb était dans les appartements privés, présenta l’affaire au Premier ministre. Ḥájí Mírzá Áqásí, ce ministre réputé, donna l’ordre péremptoire et les instructions pour envoyer le Báb secrètement et sous déguisement, à la capitale avec une escorte de cavaliers Nuṣayrí.

Lorsqu’il atteignit Kinár-Gird, un nouvel ordre du Premier ministre l’y attendait, désignant le village de Kulayn comme domicile et lieu de séjour. Il y resta pendant une vingtaine de jours. Ensuite, le Báb envoya une lettre à la Présence royale, demandant une audience où il pourrait établir la vérité sur son rang, espérant en cela bénéficier de grands avantages. Le Premier ministre ne voulut rien entendre de tout cela et expliqua à la Présence royale : « La cavalerie royale est sur le départ et s’engager présentement dans un débat à ce sujet conduirait à une agitation dans le royaume. De plus, les docteurs les plus notables de la capitale se conduiront sans aucun doute de la même manière que ceux d’Ispahan, ce qui ne manquerait pas de causer un soulèvement de la population. Ils considèreront, selon la religion de l’Imám immaculé, que le sang de ce siyyid est sans importance, mais plus légitime que le lait maternel.   
La Suite impériale est prête pour le voyage, il n’y a ni obstacle, ni retard en vue. La présence du Báb pourrait sans aucun doute provoquer des troubles graves et de grands préjudices. Choisissons au plus vite le plan le plus sage : il faut envoyer cet homme au fort de Mákú pour toute la durée de l’absence de la Cour royale du siège impérial et reporter l’audience à la date du retour. »

En conformité avec ce point de vue, une lettre fut adressée au Báb. Elle était écrite de la main même de sa Majesté, et selon la version courante du détenteur de cette lettre, en voici l’essentiel :

(Après les titres). Comme la Cour royale est sur le point de partir pour Téhéran, une rencontre convenable est impossible. Allez à Mákú, restez-y et reposez-vous quelque temps. Priez pour notre triomphe ; nous avons fait le nécessaire pour que vous soyez traité avec attention et respect en toutes circonstances. Au retour de notre voyage, nous vous inviterons spécialement.

À la suite de quoi, ils l’envoyèrent, accompagné de plusieurs gardes à cheval (parmi eux se trouvait Muḥammad Big, le messager) pour Tabríz, puis Mákú.

Mais les adeptes du Báb mentionnent aussi des messages qui auraient été envoyés (par lui) avec l’aide de Muḥammad Big (parmi lesquels une promesse faite au roi de guérir son pied, à la condition d’une entrevue et de la suppression de la tyrannie exercée par la majorité). Le Premier ministre aurait empêché ces messages d’être remis à la Présence royale. Lui-même se prétendait être un guide spirituel, et se disait prêt à remplir la fonction de guide religieux. Mais ces rumeurs sont déniées par d’autres.

Quoi qu’il en fût, il écrivit une lettre au Premier ministre, lui disant : « Vous m’avez convoqué d’Ispahan pour rencontrer les docteurs et obtenir un arrangement décisif. Pour quelle raison ce plan excellent a-t-il été échangé contre Mákú et Tabríz ? »

Bien qu’il ait passé quarante jours dans la ville de Tabríz, les docteurs ne condescendirent pas à l’approcher et ne jugèrent pas nécessaire de le rencontrer. Ils l’envoyèrent ensuite au fort de Mákú, et pendant neuf mois, le logèrent dans le château inaccessible situé au sommet de cette haute montagne. Et ‘Alí Khán de Mákú, à cause de son grand amour pour la famille du Prophète, l’entoura d’autant de sollicitude que possible, et donna la permission (à certaines personnes) de venir lui parler.

Alors les religieux érudits de l’Ádhirbáyján, écoutant les clameurs dignes du jugement dernier qui s’élevaient tout autour de Tabríz, demandèrent au gouverneur de punir les adeptes (du Báb) et de déporter le Báb au château de Chihríq. Il fut donc envoyé à ce château et confié à la garde de Yaḥyá Khán, le Kurde.

Gloire à Dieu ! Malgré les décisions prises par les grands docteurs et vénérables juges, malgré les châtiments sévères et les sanctions   
- coups, bannissements et emprisonnements - de la part des gouverneurs, ce mouvement religieux augmentait de jour en jour, et les discussions et controverses étaient telles que, dans toutes les réunions et assemblées qui se tenaient dans tous les coins de la Perse, il n’y avait pas d’autres sujets de conversation. Grande fut la commotion qui s’ensuivit : les docteurs de la Religion perspicace se lamentaient, le peuple était agité et protestait à haute voix, et les amis se réjouissaient et applaudissaient.

Mais le Báb lui-même n’attachait aucune importance à l’agitation, au tumulte et, autant sur la route que dans les forteresses de Mákú et Chihríq, matin et soir, que dis-je, jour et nuit, il était dans un état de ravissement et d’émerveillement total. Il se contentait d’insister et de méditer sur les qualités et attributs de cette Personne absente-quoique-présente, estimée-et-pleine-d’estime.[[9]](#footnote-9) Ainsi en fait-il l’éloge dont voici la teneur :

Bien qu’un océan de douleur fasse rage de tous côtés, que les éclairs de la destinée se suivent rapidement et que les ténèbres des peines et des afflictions m’envahissent corps et esprit, mon cœur s’éclaire au souvenir de ta face, et mon âme embaume telle une roseraie, grâce au parfum de ta nature.

Après qu’il eut séjourné pendant trois mois dans le château de Chihríq, les éminents docteurs de Tabríz et les érudits de l’Ádhirbáyján écrivirent à Téhéran, réclamant une punition sévère du Báb, l’accusant d’avoir intimidé et effrayé le peuple. Lorsque le Premier ministre Ḥájí Mírzá Áqasí se fut rendu compte de l’agitation et de la confusion parmi les savants docteurs de toutes les provinces de Perse, il se rangea inévitablement de leur côté et ordonna le transfert du Báb de Chihríq à Tabríz. Lors de son passage par Urúmíyyih, le gouverneur de la région, Qázim Mírzá, le traita avec une déférence extraordinaire, et l’on put voir un attroupement étrange de grands et de petits de ce monde. Ils montraient une extrême déférence dans leur comportement.

Quelques jours après son arrivée à Tabríz, le Báb fut amené devant le tribunal du gouvernement. Parmi ces docteurs éminents, se trouvaient le Niẓámu’l-‘Ulamá, Mullá Muḥammad-i-Mámáqání, Mírzá Aḥmad l’Imám-Jum‘ih, Mírzá ‘Alí-Asghar le Shaykhu’l-islam, et bien d’autres encore. Ils posèrent des questions quant aux prétentions du Báb. Celui-ci déclara son état de Mihdí, ce qui souleva une grande indignation. D’éminents docteurs aux pouvoirs considérables l’encerclaient de tous côtés, et l’attaque de l’orthodoxie était d’une force telle qu’un simple jeune homme aurait tout aussi bien pu se mesurer à la montagne d’Elburz. Ils exigèrent des preuves. Sans hésitation, il récita des textes, disant : « Voici la preuve permanente et immuable la plus puissante ». Ils critiquèrent sa grammaire. Il avança des arguments provenant du Coran, citant des exemples où des infractions similaires aux règles de grammaire avaient été faites. Alors l’assemblée se dispersa, et le Báb retourna dans son lieu de séjour.

Le Prince héritier de droit divin était alors gouverneur de l’Ádhirbáyján. Il ne prononça aucune sentence envers le Báb, il ne voulut pas non plus se mêler de ses affaires. Les docteurs, eux, trouvèrent judicieux d’infliger au moins un châtiment sévère. Il fut donc décidé de le fouetter, mais aucun des membres du corps des farráshes ne voulut être l’instrument de cette punition. Alors Mírzá 'Alí-Aṣghar, le Shaykhu’l-islam, qui était un des nobles siyyids, l’emmena dans sa propre demeure et le fouetta lui-même. À la suite de quoi, ils renvoyèrent le Báb à Chihríq où il fut l’objet d’un isolement rigoureux.

Lorsque les nouvelles de cette flagellation, de ce châtiment, de cet emprisonnement et de ces rigueurs atteignirent toutes les régions de la Perse, théologiens religieux et juges estimés, qui étaient obnubilés par le pouvoir et l’influence, se ceignirent les reins, prêts à accomplir l’effort nécessaire à la destruction et à la suppression de ce mouvement religieux, mettant beaucoup d’ardeur pour y arriver. Et ils justifièrent leur décision par écrit : « cette personne et ses adeptes sont dans une erreur totale, et sont néfastes à la religion et à l’État. » Les gouverneurs de la Perse possédant la plus haute autorité, quelques provinces suivirent cette décision et s’unirent pour détruire et disperser les bábís. Mais feu le roi Muḥammad Sháh agit alors avec circonspection, se disant : « Ce jeune homme est de la pure lignée et de la famille de celui auquel on s’adresse par “si ce n’était pour Toi”. Tant qu’il ne prend aucune initiative qui trouble la paix ou le bien-être public, le gouvernement ne doit pas se mêler de ses affaires ». Et lorsque les ecclésiastiques érudits des régions avoisinantes s’adressèrent à lui, il ne leur répondit pas, ou il leur recommanda d’agir avec mesure.

Malgré cela, discussions et conflits ne firent qu’empirer entre les docteurs éminents et les professeurs illustres d’un côté, et les érudits qui suivaient le Báb de l’autre, à un tel point que dans certaines provinces des imprécations mutuelles furent proférées, et pour les gouverneurs des provinces c’était un moyen d’acquérir plus de gains, un grand tumulte et une grande agitation s’ensuivirent. Le roi étant sujet à une violente attaque de goutte qui retenait toute son attention, son intérêt en matière d’administration en était altéré. Le gouvernement des affaires fut donc abandonné au jugement du Premier ministre, le fameux Ḥájí Mírzá Áqásí, qui démontra une incapacité notoire. Il changeait d’avis à chaque instant et donnait sans cesse de nouveaux ordres : tantôt il soutenait les décisions des docteurs et jugeait nécessaires la suppression et l’éradication des bábís, tantôt il accusait les docteurs d’agressivité, qualifiant leurs interférences d’inopportunes et contraires à la justice. Puis il devenait mystique et disait : « Toutes ces voix proviennent du Roi »[[10]](#footnote-10), ou répétait : « Moïse est en guerre avec Moïse »,[[11]](#footnote-11) ou il récitait : « Ce n’est là qu’une épreuve de ta part ».[[12]](#footnote-12) En somme, à cause de son indécision sur les sujets importants et son manque de contrôle et de décision dans les affaires communautaires, ce ministre versatile agit de telle sorte que la confusion et les complaintes s’élevèrent de toutes parts et dans tous les quartiers. Les docteurs les plus notables et les plus influents ordonnèrent à la population de molester les adeptes du Báb, et une attaque générale s’ensuivit. C’est tout spécialement lorsque la déclaration du Báb en tant que Mihdí atteignit les oreilles des religieux éminents et des savants docteurs, qu’ils se mirent à se lamenter, à crier et à se plaindre du haut de leurs chaires, disant : « Un des principes essentiels de la religion et de la tradition authentique transmise par les saints Imáms, la fondation même de l’église de Sa Sainteté Ja’far est l’occultation du douzième Imám immaculé - que la paix repose sur tous deux. Qu’est-il advenu de Jábulqá ? Où est Jábulsá ? Quelle a été l’occultation mineure ? Qu’est devenue l’occultation majeure ? Quelles sont les paroles de Ḥusayn ibn Rúḥ et celles de la tradition de Ibn Mihríyár ? Qu’en est-il du vol des Gardiens et des Aides ? Comment comprendre la conquête de l’Est et de l’Ouest ? Où est l’âne de l’Antéchrist ? Quand aura lieu l’apparition du Sufyán ? Où sont les signes décrits dans les traditions de la Sainte Famille ? Où est ce que l’Eglise victorieuse a convenu ? Seule une de ces deux possibilités de l’alternative est la bonne : soit nous répudions les traditions des saints Imáms, en nous détachant de l’Eglise de Ja’far et en considérant les indications claires de l’Imám comme de mauvais rêves, soit nous considérons comme une tâche primordiale la répudiation, voire l’élimination de cet individu, en accord avec les doctrines primaires et secondaires de la Foi, et avec les déclarations explicites et primordiales de la Loi la plus lumineuse. Si nous fermons les yeux sur ces traditions authentiques et ces doctrines dont l’évidence est universellement reconnue, plus rien ne restera de la base fondamentale de l’Eglise de l’Imám immaculé. Nous ne serons alors ni sunnites, ni membres de la secte prédominante qui continue d’attendre le Saint promis et qui croit en la venue du Mihdí.[[13]](#footnote-13) Sinon, nous devons admettre l’ouverture du Portail de sainteté et considérer le fait que Celui qui doit provenir de la famille de Muḥammad est porteur de deux signes : la première condition, l’appartenance à la Lignée sainte ; la seconde, (qu’il est divinement) soutenu par des versets brillants. Que faire de ces croyances millénaires de la lignée libératrice des chiites et que dire de leurs docteurs instruits et religieux éminents ? Étaient-ils tous dans l’erreur ? Ont-ils voyagé dans la vallée de la transgression ? Quelle assertion fausse ! Par Dieu, c’est à y perdre la tête ! Ô peuple, éteignez ce feu et oubliez ces mots ! Hélas ! Malheur à notre Foi, malheur à notre Loi ! »

Ainsi se plaignaient-ils du haut de leurs chaires et lors des assemblées dans les mosquées et les chapelles.

Mais les chefs bábís composèrent des traités contre eux et des réponses qui exposaient leurs propres pensées. Discuter ceux-ci en détail mènerait à prolixité, et notre but est de présenter les faits historiques, non pas les arguments qui mènent à la croyance ou au rejet. Voici l’essentiel de quelques réponses : à leurs yeux, la preuve était souveraine et son évidence dépassait en valeur les traditions. Si on considère la première comme étant la racine et les dernières la branche, ils disaient : « Que la branche soit en désaccord avec la racine n’est pas un argument digne de considération, car la conséquence n’a pas le droit de s’opposer au principe établi et ne peut donc pas se retourner contre lui. » Selon eux, l’interprétation même prouvait alors la véracité de la révélation et était l’essence de la vraie exégèse. Ainsi expliquaient-ils par exemple, la souveraineté du Qá’im comme une souveraineté mystique et ses conquêtes comme celles des cités des cœurs, démontrant ce fait en se basant sur l’humilité et la défaite du Chef des martyrs - que la vie de tout être soit un sacrifice pour lui. Car il a vraiment été la manifestation vivante du verset béni : « Et notre armée sera victorieuse »,[[14]](#footnote-14) malgré cela, il a bu la coupe du martyre avec une humilité parfaite et, au moment même de la plus grande défaite, il a triomphé de ses ennemis, devenant ainsi le plus puissant de l’armée de l’Esprit suprême. Ils considéraient aussi les nombreux écrits que le Báb, malgré le manque d’éducation, avait composés, comme dus à l’inspiration du Saint Esprit ; ils extrayaient des phrases contradictoires de livres écrits par des personnes de marque ; exposaient les traditions qui semblaient s’accorder avec leurs dires ; et se rapportaient aux annonces faites par certaines notoriétés du passé. Ils considéraient aussi la conversion de docteurs austères et reclus, ainsi que celle de dévots éminents de la Religion perspicace (de l’islam) comme une preuve valide, jugeaient la fermeté et la constance du Báb comme un signe des plus importants, et racontaient des miracles et autres actes de ce genre ; ces choses étant totalement étrangères à notre histoire, nous les avons rapidement survolées, et continuons sur notre sujet d’origine.

À l’époque de ces événements, certaines personnes apparurent parmi les bábís, qui se distinguèrent dans ce mouvement religieux par leur influence et leur personnalité extraordinaires. Parmi elles, Mírzá Muḥammad-‘Alí de Mázindarán qui était le disciple de l’illustre Siyyid - que Dieu l’exalte - Ḥájí Siyyid Káẓim de Rasht et qui avait été l’associé et compagnon du Báb lors de son pèlerinage. Au bout de quelque temps, ses actions et ses paroles étaient telles que tous lui accordaient une confiance absolue et considéraient de lui obéir comme à une forteresse imprenable, au point que même Mullá Ḥusayn de Bushrúyih, qui était le chef de ce mouvement religieux et leur arbitre à tous, fussent-ils nobles ou humbles, se comportait en sa présence avec une grande humilité et l’effacement d’un serviteur modeste.

Cet homme se mit à exalter la parole du Báb avec la plus grande assurance et le Báb lui rendit justice en célébrant et glorifiant son discours, considérant son intervention comme une assistance de l’Invisible. De par sa méthode et son style, il était « d’une magie évidente » et supérieur à tous en fermeté et constance. À la fin de l’an 1265 (A.H.) à la suite d’une décision du chef des juges, le Saʻídu’l-‘Ulamá, chef religieux de Bárfurúsh, il fut décapité et offrit sa vie au milieu de cris et de clameurs violents.

Parmi eux se trouvait aussi celle qui avait reçu le titre de Qurratu’l-‘Ayn, la fille de Ḥájí Ṣáliḥ, le sage de Qazvín, un docteur érudit. Elle était, d’après ce qu’on raconte, douée dans des arts divers et étonnait l’entendement des maîtres les plus éminents par ses dissertations éloquentes sur l’exégèse et la tradition du Livre perspicace. Elle devint un étendard puissant des doctrines du glorieux Shaykh de Aḥsá. Aux mausolées suprêmes, elle éclairait les problèmes religieux à la lumière de Káẓim et elle sacrifia sa vie dans le sentier du Báb. Elle discuta et argumenta avec les docteurs et les sages, déliant sa langue pour établir sa doctrine. Elle atteignit une telle réputation que la plupart des étudiants et mystiques cherchèrent à l’entendre parler et étaient avides de ses pouvoirs de spéculation et de déduction. Sa pensée était pleine d’idées enthousiastes et de pensées passionnées et sans repos. En plusieurs occasions, elle vainquit les querelleurs, apportant des explications en réponse aux questions les plus subtiles. Alors qu’elle était incarcérée dans la demeure du Kalantar de Téhéran (Mahmúd) et que les festivités et réjouissances d’un mariage étaient en préparation, les épouses des grands de la ville qui étaient invitées, furent tant charmées par la beauté de son élocution qu’elles négligèrent la fête et se rassemblèrent autour d’elle oublieuses des festivités, diverties par la mélodie de ses paroles plutôt que par les chants, indifférentes en découvrant ses merveilles à la contemplation du spectacle plaisant et romantique parfois suscité dans les mariages. En somme, de par son élocution, elle était la calamité de cette époque, et de par son raisonnement le fléau du monde. Il n’y avait aucune trace de crainte ou de timidité dans son cœur, les admonitions des bien-pensants ne lui étaient d’aucun intérêt et s’avéraient infructueuses à son égard. Bien qu’elle fût de (ces) demoiselles (éduquées) en vue du mariage, elle prit le pas sur des hommes éminents, et foula le sentier de la fermeté jusqu’au jour où elle donna sa vie sur l’ordre des docteurs tout-puissants de Téhéran. Mais si nous devions produire des détails à ce sujet, cela mènerait à la prolixité.

La Perse était donc dans un état critique et ses savants docteurs perplexes et anxieux, lorsque décéda feu le Prince Muḥammad Sháh et que le trône de la souveraineté fut honoré par la personne du nouveau monarque. Mírzá Taqí Khán Amír-Niẓám, qui était le Premier ministre et Régent principal, saisit les rênes des affaires du royaume de ses mains despotiques, et poussa ses prétentions dans l’arène de l’ambition et de la monocratie. Ce ministre était un homme dépourvu d’expérience et de considérations quant aux conséquences de ses actes, assoiffé de sang et sans vergogne, rapide et toujours prêt à faire couler du sang.

Il considérait que la cruauté de la répression était un acte d’administration sage et il considérait le fait de traiter durement, de faire souffrir, d’intimider et d’effrayer le peuple comme autant de soutien à la monarchie. Sa Majesté le roi étant dans sa prime jeunesse, le ministre donna libre cours à ses caprices les plus étranges et fit battre le tambour de l’absolutisme dans (la conduite) des affaires. De son propre chef et sans demander l’autorisation de la Présence royale, ni prendre conseil auprès d’hommes d’État prudents, il donna l’ordre de persécuter les bábís, s’imaginant que par la force, il pourrait déraciner et supprimer tout problème de cette nature et que cette fermeté porterait de bons fruits. Alors qu’en fait, interférer en matière de conscience augmente la réceptivité et le pouvoir du problème en question. Plus on essaye de l’éteindre, plus on ranime sa flamme, tout spécialement en matière de foi et de religion, ce qui la fait se propager et acquérir encore plus d’influence lorsque du sang est versé, chose qui affecte profondément le cœur des hommes. Ces choses ont déjà été vérifiées, la plus grande preuve en étant apportée par ce qui suit. On raconte que les possessions d’un certain bábí de Káshán furent pillées, et les membres de sa maison chassés et dispersés. Ils lui arrachèrent ses vêtements et le fouettèrent, crachèrent dans sa barbe, l’assirent sur un âne, face vers l’arrière, et démontrèrent la plus grande cruauté en l’exhibant à travers les rues et les bazars au son de tambours, de trompettes, de guitares et de tambourins. Un certain *gabr* qui ne savait rien des choses de cette région et de ses habitants, se trouvait par hasard dans un coin du caravansérail. Lorsque les clameurs du peuple s’élevèrent, il se précipita dans la rue et voyant le traitement et l’accusé, ainsi que la raison de sa disgrâce publique et de son châtiment, il se mit à examiner cette cause et entra le jour même dans la communauté des bábís, disant : « Ces abus et humiliations publics sont par eux-mêmes la preuve de la vérité et les meilleurs arguments. S’il n’en avait été ainsi, mille ans auraient passé avant qu’un homme tel que moi n’eût été informé. »

Cependant, le ministre n’ayant pas reçu d’instruction ni demandé d’autorisation, envoya lui-même dans toutes les contrées l’ordre de punir et de châtier les bábís. Gouverneurs et juges n’attendaient que ce prétexte pour amasser des richesses, et les administrateurs qu’un moyen (d’acquérir des) bénéfices. Du haut de leurs chaires, des docteurs célèbres incitèrent les hommes à une attaque générale. Les pouvoirs religieux et civils unirent leurs forces et s’efforcèrent d’éliminer et détruire ces gens.

Ceux-ci n’avaient pas encore connaissance de la véracité et de la nécessité des principes fondamentaux et des doctrines cachées des enseignements du Báb, ils ne savaient pas quelles tâches les attendaient. Leurs conceptions et leurs idées appartenaient au passé, leur conduite et leur comportement étaient en accord avec les usages anciens. De plus, toute route menant au Báb était fermée et la flamme des agitations s’allumait visiblement de toutes parts. Sous le commandement des docteurs les plus célèbres, le gouvernement ainsi que le menu peuple se lancèrent de toutes parts dans des rapines et des pillages avec une force irrésistible, attaquant et torturant, tuant et dépouillant à la seule fin d’éteindre ce feu et d’exterminer ces (pauvres) âmes. Dans les villes où ceux-ci n’étaient pas nombreux ils devinrent, mains liées, la proie des épées. Alors que dans les villes où ils étaient en grand nombre, ils se soulevèrent pour se défendre, comme leurs croyances d’autrefois le leur dictaient, puisqu’il leur était impossible de demander quel était leur devoir et que toute porte leur était fermée.

Dans le Mázindarán par exemple, les habitants de Bárfurúsh sous le commandement du chef des juges, le Saʻídu’l-‘Ulamá, lancèrent une attaque contre Mullá Husayn de Bushrúyih et ses compagnons et tuèrent six ou sept personnes. Ils se préparaient à éliminer les autres lorsque Mullá Husayn ordonna que l’on fasse résonner l’*adhán* et s’élança sabre en main, sur quoi tous cherchèrent abri ; les nobles et les seigneurs se présentèrent devant lui avec la plus grande contrition et déférence et acceptèrent de le laisser partir. Ils envoyèrent pour l’escorter Khusraw de Qádí-Kalá avec un détachement de cavalerie et de fantassins, afin qu’ils puissent quitter le territoire de Mázindarán en sûreté selon les termes de leur accord. Lorsque, ignorants des gués et chemins, ils furent sortis de la ville, Khusraw dispersa ses cavaliers et ses fantassins, et les mit en embuscade dans la forêt du Mázindarán, sépara les bábís les uns des autres dans la forêt, sur la route et en dehors de celle-ci, et commença à les chasser un par un. Lorsque le tir de mousquets se fit entendre de toutes parts, le secret fut percé, et plusieurs promeneurs et autres passants furent tués par des balles. Mullá Husayn fit résonner l’*adhán* afin de rassembler ses compagnons dispersés. Mírzá Luṭf-‘Alí, le secrétaire, sortit une dague et éventra Khusraw. De l’armée de Khusraw, quelques-uns furent tués et d’autres se mirent à errer sans but sur le champ de bataille. Mullá Husayn et son armée se cantonnèrent alors dans une forteresse proche du cimetière de Shaykh Ṭabarsí et, se rendant compte des besoins de la communauté, les laissa se reposer et interrompit la marche. Ce détachement reçut par la suite les renforts de Mírzá Muḥammad-‘Alí de Mázindarán et d’un certain nombre d’autres personnes, de telle sorte que la garnison du fort comptait trois cent treize âmes. Parmi eux cependant, tous ne savaient pas se battre, seulement cent dix d’entre eux étaient entraînés au combat. La plupart étaient des savants et des étudiants dont les compagnons avaient de tout temps été des livres et des traités. À quatre reprises, les armées furent déployées contre eux et canons, mousquets et mortiers les attaquèrent et les cernèrent. Pourtant, malgré le fait qu’ils ne soient pas habitués à la guerre, au tir des fusils ni à l’épée, ils leur infligèrent une défaite à chaque fois, déroutant et dispersant l’armée. Lors de la quatrième défaite, ‘Abbás-Qulí Khán de Láríján était capitaine des armées et le Prince Mihdí-Qulí Mírzá le commandant du camp. Le Khán ci-dessus mentionné avait l’habitude de se cacher la nuit sous le couvert des arbres de la forêt qui bordaient le camp, mais le jour, il se trouvait présent dans le campement. La dernière bataille eut lieu la nuit et l’armée fut mise en déroute. Les bábís mirent le feu aux tentes et aux abris, et la nuit fut éclairée comme en plein jour. Le pied du cheval de Mullá Husayn fut pris dans une corde, car il était à cheval alors que les autres étaient à pied. ‘Abbás-Qulí Khán juché au sommet d’un arbre, le reconnut de loin et tira plusieurs balles de sa propre main. Le troisième coup de feu le jeta à terre. Il fut transporté jusqu’au fort par ses compagnons et c’est là qu’il fut enterré. Malgré ce fait, les troupes ne parvinrent pas à triompher en dépit de leur force supérieure. À la fin, le Prince convint d’un accord, jura par les saints Imáms et confirma son engagement en prêtant serment sur le glorieux Coran : « Vous ne serez pas molestés, rentrez chez vous. » Leur ravitaillement avait pris fin depuis longtemps, il ne restait plus que la peau et les os des chevaux et ils n’avaient survécu qu’en buvant de l’eau. Ils acceptèrent donc ces conditions. Ils se rendirent à un endroit en retrait du campement où de la nourriture avait été préparée pour eux. Ils commençaient tout juste à manger, ayant déposé armes et armures, lorsque les soldats se jetèrent sur eux de toutes parts et les tuèrent tous. Le mérite de ces gens a été qualifié par certains de miraculeux, mais lorsqu’un groupe est assiégé dans un endroit où toutes les issues sont bloquées et l’espoir d’être délivré est nul, il ne peut que se défendre désespérément et démontrer bravoure et courage.

Il en fut de même à Zanján et Nayríz où, suivant le décret de docteurs érudits et de juges éminents une force armée sanguinaire se lança dans des attaques et des sièges. À Zanján le chef était Mullá Muḥammad-‘Alí, le mujtahid, alors que Siyyid Yaḥyá de Dáráb était le chef et le guide à Nayríz. Pour commencer, ils essayèrent de parvenir à une réconciliation, mais, rencontrant une férocité cruelle ils atteignirent le summum du désespoir. De plus, les troupes renforcées par leur victoire leur ayant coupé toute retraite, ils se résignèrent à résister. Bien qu’ils aient été forts au combat et aient étonné les chefs des armées par leur ténacité et leur endurance, les forces armées qui coupaient leur fuite leur brisèrent tout espoir. Après de nombreuses batailles, ils acceptèrent eux aussi des pactes et des accords, des serments, des promesses et des engagements faits sur le Coran, et ils se soumirent tous au stratagème mirobolant des officiers, puis ils furent tous passés au fil de l’épée.

Si nous devions nous préoccuper des détails concernant les batailles de Nayríz et Zanján, ou présenter ces événements du début jusqu’à la fin, cet abrégé deviendrait un épais volume. Alors, puisque cela n’apporterait aucun avantage du point de vue historique, nous les avons seulement survolés.

Pendant que ces événements se déroulaient à Zanján, le Premier ministre conçut un remède décisif et tranchant. Sans décret royal ni consultation préalable avec les ministres de la Cour des droits civils, agissant arbitrairement avec une détermination arrêtée, et entièrement de son propre chef, il ordonna qu’on mette à mort le Báb. Voici en bref la façon dont cela s’est passé. Le gouverneur de l’Ádhirbáyján, Prince Ḥamzih Mírzá, ne désirait pas exécuter cette sentence et dit au frère de l’Amír, Ḥasan Khán, « Voici une tâche vile et simple ; n’importe qui serait capable et compétent. J’avais imaginé que Son Excellence le Régent me demanderait de faire la guerre aux Afghans ou aux Uzbèques, ou me solliciterait pour attaquer et envahir les territoires de Russie ou de Turquie. » Alors Mírzá Ḥasan Khán s’excusa par écrit et de façon détaillée auprès de l’Amír.

Pendant ce temps, le Siyyid Báb avait mis de l’ordre dans toutes ses affaires avant de quitter Chihríq pour Tabríz, il avait placé ses écrits et même la bague de son sceau et son plumier dans un coffret spécialement préparé à cet usage, mis la clé du coffret dans une enveloppe et avait expédié le tout par l’intermédiaire de Mullá Báqir, un de ses premiers associés, à Mullá ‘Abdu’l-Karím de Qazvín. Mullá Báqir remit l’objet qui lui avait été confié à Mullá ‘Abdu’l-Karím à Qum, en présence de nombreuses personnes. Ouvrant le coffret à la sollicitation de ceux qui étaient présents, il dit : « J’ai reçu l’ordre de remettre l’objet qui m’a été confié dans les mains de Bahá’u’lláh, ne m’en demandez pas plus, car je ne pourrais pas vous en dire davantage. » Pressé par l’entourage, il montra une longue épître bleue, écrite avec élégance d’une manière des plus délicates et des plus fermes, dans un magnifique style *shikastih* ayant la forme d’un corps humain de telle manière que l’on pouvait croire qu’il n’y avait qu’un dessin à l’encre sur le papier. Ayant lu cette épître, ils se rendirent compte qu’il avait écrit là trois cent soixante dérivés du mot *Bahá*. Sur ce, Mullá ‘Abdu’l-Karím transmit à sa destination l’objet placé sous sa responsabilité.

Retournons plutôt à notre récit d’origine. Le Premier ministre émit un nouvel ordre à son frère Mírzá Ḥasan Khán, dont voici l’essentiel : « Obtenez un jugement formel et explicite des docteurs érudits de Tabríz qui sont les fermes soutiens de l’Église de Ja’far   
- qu’il repose en paix - et le bastion inattaquable de la foi chiite, convoquez le régiment chrétien de Urúmíyyih, suspendez le Báb devant la population et donnez l’ordre au régiment de faire feu. »

Mírzá Ḥasan Khán fit venir le chef de ses farráshes et lui donna ses instructions. Ils retirèrent le turban et le *sash[[15]](#footnote-15)* du Báb, qui étaient les signes de son rang de Siyyid, l’amenèrent ainsi que quatre de ses fidèles dans la cour de la caserne de Tabríz, l’enfermèrent dans la prison et désignèrent quarante soldats du régiment chrétien de Tabríz pour le garder.

Le lendemain, le chef des farráshes livra le Báb et un jeune homme du nom de Àqá Muḥammad-‘Alí, qui appartenait à une famille noble de Tabríz, à Sám Khán, colonel du régiment chrétien d’Urúmíyyih pour exécuter la sentence des savants religieux : Mullá Muḥammad de Mámáqán, Mullá Mírzá Báqir, seconde autorité ecclésiastique, Mullá Murtaḍá-Qulí, troisième autorité ecclésiastique, ainsi que d’autres. Un clou de fer fut enfoncé au milieu de l’escalier de la cellule même dans laquelle ils étaient emprisonnés, et deux cordes y furent pendues. Le Báb fut suspendu à l’une des cordes, et à l’autre on suspendit Áqá Muḥammad-‘Alí, tous deux étaient liés de telle manière que la tête du jeune homme reposât sur la poitrine du Báb. Les toits des maisons avoisinantes grouillaient d’une foule agitée. Un régiment de soldats se rangea sur trois files. La première rangée ouvrit le feu, puis la seconde et enfin la troisième fit feu. Du feu de ces trois salves, une fumée épaisse se dégagea. Lorsque la fumée se fut dissipée, ils virent le jeune homme qui se tenait debout et le Báb assis au côté de son secrétaire, Áqá Siyyid Ḥusayn, dans la cellule même où se trouvait l’escalier auquel il avait été suspendu. Aucun d’entre eux n’avait souffert de la moindre blessure.

Sám Khán, le chrétien, demanda à être déchargé de sa mission. Un autre régiment prit la relève et le chef des farráshes se désista. Áqá Ján Big de Khamsih, colonel des gardes du corps se proposa. De nouveau ils lièrent le Báb avec ce jeune homme au même clou. Le Báb prononça quelques mots que seules les quelques personnes qui connaissaient le persan comprirent, mais le reste n’entendit que le son de sa voix.

Le colonel du régiment se présenta en personne. Il était juste avant-midi, le vingt-huitième jour de Sha‘bán de l’année (A.H.) mille deux cent soixante-six.[[16]](#footnote-16) Soudain, il donna l’ordre de tirer. La salve produisit un tel effet que les poitrines (des victimes) furent criblées de balles et leurs membres complètement déchiquetés, mais leurs visages ne furent que très peu touchés.

Puis ils transportèrent les deux corps de la place aux abords du fossé entourant la ville, et cette nuit-là, ils montèrent la garde au bord du fossé. Le lendemain, le consul de Russie vint avec un artiste et fit faire un dessin de ces deux corps dans la position qu’ils avaient prise en tombant au bord du fossé.

La nuit suivante, à minuit, les bábís enlevèrent les deux corps.

Le troisième jour, les gens ne trouvèrent plus leurs corps, et certains supposèrent que des animaux sauvages les avaient dévorés. De sorte que les docteurs déclarèrent du haut de leurs chaires : « Le corps sacré de l’Imám immaculé et celui du véritable chiite sont à l’abri des assauts des bêtes de proie et de ce qui rampe ainsi que des blessures, mais le corps de cet individu a été mis en pièces par les animaux sauvages. » Par la suite, les recherches ont montré que des signes aussi nombreux qu’évidents annonçaient l’imminence d’événements après que le Báb eut dispersé ses écrits et objets personnels. Ainsi deux jours plus tard Sulaymán Khán, fils de Yaḥyá Khán, un des nobles de l’Ádhirbáyján dévoué au Báb, arriva à Tabríz et se rendit immédiatement chez le maire. Le maire était un vieil ami, un associé et un de ses confidents. Comme il était aussi d’esprit mystique et ne ressentait aucune aversion pour quelle confession que ce soit, Sulaymán Khán lui divulgua le secret en disant : « Cette nuit, moi et quelques autres allons tenter de tous nos efforts et par tous les stratagèmes, de récupérer le corps. Si ce n’est pas possible, nous passerons à l’attaque si besoin est. Soit nous atteignons notre but, soit par cette action, nous offrons nos vies de plein gré. » « Tous ces d’efforts », dit le maire, « ne sont pas nécessaires. » Il envoya alors un de ses serviteurs personnels nommé Ḥájí Alláh-Yár qui, Dieu seul sait par quel moyen, récupéra le corps sans aucun problème et le remit à Ḥájí Sulaymán Khán. Et lorsque le jour se leva, les sentinelles trouvèrent des excuses en disant que des bêtes sauvages l’avaient dévoré. Cette nuit-là, le corps fut mis à l’abri dans l’atelier d’un bábí de Mílán. Le lendemain, ils fabriquèrent un cercueil, couchèrent le corps dans le cercueil et le lui laissèrent en garde. Par la suite, conformément aux instructions reçues de Téhéran, ils le transportèrent hors de l’Ádhirbáyján. Et cette affaire demeura absolument secrète.

Ces années (A.H. mille deux cent) soixante-six et soixante-sept, un feu traversa toute la Perse qui embrasa les foyers des bábís, et chacun d’entre eux, dans quelque hameau que ce fût et à la moindre suspicion, périt par l’épée. Plus de quatre mille âmes perdirent la vie et un grand nombre de femmes et d’enfants, laissés sans protection et sans soutien, rendus fous de détresse, furent massacrés et exterminés. Et tous ces faits sont dus à la décision arbitraire et aux ordres donnés par Mírzá Taqí Khán, qui s’imaginait que l’exécution d’un châtiment exemplaire aurait pour effet la dissolution et la disparition de ce mouvement religieux, de façon à ce qu’il n’en reste aucune trace ni aucune connaissance. La preuve du contraire de ses illusions se manifesta sous peu, et il s’est avéré que le nombre (des bábís) augmentait. La flamme s’éleva et la contagion se propagea plus vite encore, l’affaire croissait en gravité et les rapports sur ce sujet prenaient des proportions encore jamais atteintes. Pour commencer, elle se confinait à la Perse, pour se propager ensuite au reste du monde. Perturbation et affliction engendraient constance et stabilité, peines cruelles et châtiments ne causaient qu’acceptation et attraction. Les événements provoquaient la curiosité, la curiosité menait à l’investigation, l’investigation provoquait l’augmentation. De par la politique mal évaluée du ministre, cet édifice se trouvait fortifié et renforcé, et ses fondations fermes et solides. Au départ, cette affaire n’était considérée que comme un fait-divers, mais par la suite, elle acquit une grande importance aux yeux des gens. Plusieurs personnes quittèrent leurs foyers pour se rendre en Perse et se mirent à chercher de tout leur cœur. Car l’expérience a montré dans le monde entier que dans tout cas de conscience, le déchirement cause la guérison, la censure produit une accélération de la propagation, la prohibition conduit à l’ardeur et que l’intimidation engendre la ferveur. La racine est cachée dans le cœur même, alors que la branche seule est apparente et mise en évidence. Que l’on coupe une branche, d’autres se mettent à pousser. Il a ainsi été observé que lorsque de tels faits se passent dans d’autres pays, ils disparaissent rapidement à cause du manque, ou du peu d’attention qu’on leur accorde. Car jusqu’à ce jour, de nombreux mouvements issus de la religion sont apparus dans les pays de l’Europe, mais le manque d’obstruction et de fanatisme les ayant privés de leur importance, ils ont disparu, dissipés en peu de temps.

Mais à la suite de ces événements, une lourde erreur fut commise par un bábí, une présomption grave, un crime, qui a noirci la page de l’histoire de ce mouvement religieux et lui a valu une mauvaise renommée à travers tout le monde civilisé. De cet événement voici l’essentiel : pendant que le Báb résidait en Ádhirbáyján, un jeune homme du nom de Ṣádiq se mit à porter une si grande dévotion pour le Báb en le servant nuit et jour qu’il perdit peu à peu le jugement et la raison. Après ce qui était arrivé au Báb à Tabríz, ce serviteur, poussé par sa propre adoration imaginative, chercha un moyen de le venger par le sang. Il ne connaissait pas les détails de l’histoire, ni l’autocratie radicale dont l’Amír-Niẓám avait fait preuve, ni son pouvoir débridé, ni son autorité exclusive. (Il n’était) pas au courant non plus du fait que cette sentence avait été promulguée sans que la Cour de justice royale n’ait eu connaissance des faits de quelque manière que ce soit, et que le Premier ministre avait eu la présomption d’émettre ces ordres, s’en rendant seul et unique responsable. Pensant au contraire, en accord avec les us et coutumes habituels, que les fonctionnaires à la cour avaient en toute connaissance pris part à la décision de cette sentence, (propulsé par) la folie, le désespoir et une mauvaise étoile, ou plutôt une folie furieuse, il se rendit de Tabríz à Téhéran, accompagné d’un complice. Comme la Cour royale avait pris ses quartiers à Shimírán, il s’y rendit. Dieu soit notre refuge ! Par lui une action a été commise, si présomptueuse que la langue n’ose en parler et que la plume répugne à le décrire. Pourtant, que Dieu soit loué et remercié de ce que ce fou ait chargé son pistolet de plombs, croyant que c’était là des projectiles supérieurs aux autres.

Subitement un tollé général éclata et cette communauté acquit une si mauvaise réputation que maintenant encore, quels que soient leurs efforts pour échapper à la disgrâce et au déshonneur de cette action, ils n’y parviennent pas. Ils racontent volontiers leur histoire, de la première manifestation du Báb jusqu’au temps présent, mais lorsque le fil du récit les amène à cet épisode, ils sont confus et baissent la tête. Honteux, ils renient cet acteur présomptueux, le tenant pour destructeur de cet édifice, et cause de honte pour l’humanité.

À la suite de cette action grave, toute la communauté parut suspecte. Pour commencer, il n’y eut pas d’investigations, mais il fut décidé par la suite, afin que justice soit faite, qu’une enquête, une recherche et une investigation aient lieu. Tous ceux que l’on savait appartenir à cette communauté devinrent des suspects. Bahá’u’lláh passait alors l’été dans le village d’Afchih, situé à une étape de Téhéran. Lorsque ces nouvelles se répandirent et que les châtiments commencèrent à sévir, tous ceux qui avaient la possibilité de se cacher s’enfuirent ou quittèrent le pays. Parmi ceux-ci Mírzá Yaḥyá, frère de Bahá’u’lláh, qui alla se cacher. Fugitif apeuré, il se déguisa en derviche, kashkúl en main et erra de montagne en plaine sur la route de Rasht. Mais Bahá’u’lláh, gardant toute sa dignité et son sang-froid, se rendit à cheval d’Afchih à Níyávarán, lieu de résidence de la Suite royale et garnison de la garde impériale. Au moment même de son arrivée, il fut mis en état d’arrestation et tout un régiment fut chargé de le garder. Au bout de plusieurs jours d’interrogatoire, ils l’envoyèrent enchaîné, les fers aux pieds, de Shimírán à la prison de Téhéran. La rudesse de ce châtiment était due à l’instance excessive de Ḥájí ‘Alí Khán, le Ḥájíbu’d-Dawlih. Il n’y avait pas non plus d’espoir de délivrance en vue jusqu’à ce que Sa Majesté le roi, animé d’un élan de bonté, recommandât la circonspection et ordonnât qu’une enquête sur cet incident et sur ce qui lui était lié, soit spécialement effectuée par les ministres de la cour impériale.

Lorsque Bahá’u’lláh fut interrogé à ce sujet, il répondit : « Le fait lui-même démontre la véracité de cette affaire, et prouve que c’est ici l’action d’un homme irréfléchi, irraisonné et ignorant. Car une personne qui raisonne n’aurait pas chargé son pistolet de plombs, pour commettre un acte aussi grave. Il aurait au moins imaginé un plan ordonné et systématique. Si l’on étudie la nature de cet acte, il apparaît aussi évident que le soleil que ce n’est pas là le genre d’acte que je perpétuerais moi-même ».

Il fut ainsi établi et prouvé que l’assassin s’était engagé dans cette action affligeante et monstrueuse sous sa propre responsabilité, avec le désir et la volonté de venger son Maître par le sang, et que personne d’autre n’était concerné. Et lorsque la vérité fut éclaircie à ce sujet, l’innocence de Bahá’u’lláh fut établie de telle manière que personne n’eût plus aucun doute ; le verdict de la cour déclara son innocence et l’abandon de cette accusation en ce qui le concerne. Il apparut évident et clair que ce qui lui était advenu était le résultat des efforts de ses ennemis et de la folie hâtive du Ḥájíbu’d-Dawlih. C’est pourquoi le gouvernement permanent désira rendre certains biens et propriétés qui avaient été confisqués, espérant ainsi l’apaiser. Mais comme la plupart de ces biens étaient perdus et une petite partie seulement disponible, personne ne vint les réclamer. Bahá’u’lláh demanda la permission de se rendre aux Tombeaux suprêmes[[17]](#footnote-17) (de Karbilá et Najaf) et, quelques mois plus tard, muni d’une autorisation royale et de celle du Premier ministre, il se mit en route vers les saints tombeaux, accompagné d’un des représentants du Roi.

Retournons toutefois à notre sujet d’origine. La plupart des écrits du Báb se trouvaient maintenant livrés aux mains des hommes. Certains commentaient et interprétaient des versets du Coran ; d’autres étaient des prières, des homélies, des suggestions (quant à l’interprétation véritable) de certains passages ; d’autres étaient des exhortations, des admonitions, des dissertations sur les différentes branches de la doctrine d’Unité divine, des preuves de la mission prophétique spéciale du Seigneur des choses de l’existence (Muḥammad) ; et (si on l’a bien compris) des encouragements pour aider chacun à changer son caractère, à se détacher des biens de ce monde et à se soumettre à l’appel de Dieu. Mais l’essence et l’esprit même de ses dissertations sont les louanges et les descriptions de cette Réalité qui allait se dévoiler bientôt et qui était son seul et unique but, son bien le plus cher et son désir.[[18]](#footnote-18) Car il regardait sa propre venue comme un signe avant-coureur de bonnes nouvelles et ne considérait sa propre raison d’être que comme un instrument pour préparer la manifestation des qualités encore plus grandes de celui-là. En vérité, il ne cessait de le célébrer à tout moment et rappelait à tous ses adeptes qu’ils devaient se préparer à sa venue. Ainsi qu’il le déclare dans ses écrits : « Je suis une lettre de ce livre le plus puissant et une goutte de rosée de cet océan sans limites. Lorsqu’il apparaîtra, ma véritable nature, mes mystères, mes secrets et mes conseils deviendront évidents, et l’embryon de ce mouvement religieux se développera progressivement pour atteindre la condition de « la forme la plus parfaite »[[19]](#footnote-19) et se parer du vêtement de « Béni soit Dieu, le meilleur des créateurs ».[[20]](#footnote-20) Cet événement aura lieu en l’an (A.H. mille deux cent) soixante-neuf,[[21]](#footnote-21) qui correspond au nombre d’années de « après quelque temps »,[[22]](#footnote-22) et « tu verras les montagnes que tu croyais immobiles, passer comme des nuages ».[[23]](#footnote-23) En somme il le décrivit de telle manière que, selon ses propres expressions, on ne peut espérer la miséricorde divine et atteindre le plus haut degré de perfection dans les mondes de l’humanité qu’en exprimant son amour pour lui. Il était tant embrasé par cette flamme que son évocation fut la chandelle de ses nuits noires dans la forteresse de Mákú, et son souvenir le meilleur des compagnons dans les affres de la prison de Chihríq. Ainsi grandissait-il en spiritualité, était-il enivré de son vin et se réjouissait-il à son souvenir. Tous ses adeptes avec lui attendaient ces signes et chacun de ses proches désirait la réalisation de ces prophéties.

Dès le début de la manifestation du Báb, il y avait à Téhéran (que le Báb appelait la Terre sainte) un jeune homme de la famille de l’un des ministres, il était de lignée noble, avait de nombreux talents et était paré de pureté et de dignité. Bien que de haute lignée et qu’il eût des relations en haut lieu, et bien que ses ancêtres aient été des notables en Perse, universellement reconnus, il ne venait pas d’une race de docteurs ni d’une famille d’érudits. Ce jeune homme avait été célébré pour sa force morale depuis son adolescence par les ministres, autant par ceux de sa famille que par les étrangers, il s’était fait remarquer pour sa sagacité depuis sa plus tendre enfance et bénéficiait de la considération des plus sages. Par contre, il n’était pas intéressé par l’accession à un haut rang, comme l’avaient été ses ancêtres avant lui, et ne cherchait pas la promotion à une position somptueuse mais éphémère. Ses grandes aptitudes étaient pourtant admises par tous, et sa finesse d’esprit et son intelligence universellement reconnues. Les petites gens aussi le tenaient en estime et dans toutes les réunions et assemblées, il avait un vocabulaire et une diction remarquables. En dépit de son manque d’instruction et d’éducation, il avait une acuité pénétrante et une vivacité d’esprit telles que durant sa prime jeunesse, il avait sa place dans les réunions où l’on discutait des sujets de divinité et de métaphysique et, en la présence de nombreux docteurs et professeurs, ses propos étonnaient tous ceux qui étaient présents. Ils le tenaient pour un prodige au-delà de l’entendement naturel du genre humain. Depuis un âge tendre, il avait été l’espoir de ses pairs, et pour sa famille et sa race leur unique refuge et abri.

Malgré ces conditions et ces circonstances, bien qu’il portât un *kuláh* sur sa tête et des boucles flottant jusqu’aux épaules, personne n’aurait imaginé qu’il devienne la source de tels faits, ni que les vagues de son fleuve n’atteignent le zénith de ce firmament.

Lorsque des bruits concernant la question du Báb se répandirent, il montra une certaine partialité. Pour commencer, il informa sa famille et ses amis, les enfants et personnes à charge de son cercle familier. Par la suite, il se mit à inviter jour et nuit, amis et étrangers (à embrasser la nouvelle religion). Il s’engagea résolument et avec la constance la plus déterminée, à systématiser les principes et consolider les règles éthiques de cette société dans tous les domaines, il lutta par tous les moyens pour protéger et sauvegarder cette communauté.

Lorsqu’il eut (ainsi) établi les fondations à Téhéran, il se rendit dans le Mázindarán, où il montra dans les assemblées, les réunions, les conférences, les auberges, les mosquées et les collèges une grande force par des énoncés et des exposés. Quiconque a vu son front ouvert ou entendu ses vifs éloges a perçu en le voyant quelle démonstration manifeste il était, quelle force magnétique et quelle influence dominante il avait. Un très grand nombre de riches et de pauvres furent attirés par ses paroles et purifièrent leur cœur et leur vie, devenant si enflammés qu’ils s’offrirent à l’épée en dansant (de joie).

Un jour par exemple, quatre érudits parmi les religieux de la province de Núr étaient en sa compagnie, il leur fit un tel exposé qu’ils ne purent s’empêcher de le supplier de les prendre à son service. Par son éloquence, qui ressemblait à « une sorcellerie évidente », il rendit ces éminents docteurs conscients du fait qu’ils n’étaient encore que des enfants engagés dans les rudiments de leurs études, des débutants, et qu’ils devaient tout réapprendre depuis le commencement. Plusieurs conférences prolongées étaient vouées à interpréter et éclairer la signification du *Point* et de l’*Alif* de l’Absolu, en quoi les docteurs présents étaient étonnés, remplis d’émerveillement et de surprise au bouillonnement et au grondement de l’océan de ses paroles. Le rapport de cet épisode se propagea de toutes parts, décourageant profondément ses ennemis. Les régions de Núr étaient en effervescence et en émoi à ces nouvelles, et l’écho de ces dégâts et troubles choqua les habitants de Bárfurúsh. Le religieux en chef de Núr, Mullá Muḥammad, se trouvait à Qishláq. Lorsqu’il entendit ces choses, il envoya deux docteurs parmi les plus distingués et les plus instruits, qui avaient de grands talents oratoires et de persuasion, et de brillantes connaissances en matière d’argumentation, afin d’éteindre ce feu et de soumettre ce jeune homme au moyen d’arguments puissants, le réduisant, soit au repentir, soit au désespoir de voir échouer son projet. Loué soit Dieu pour ses décrets merveilleux ! Lorsque ces deux docteurs furent en présence de ce jeune homme, ils virent les vagues soulevées par sa parole et entendirent la force de ses arguments. Ils s’épanouirent telle la rose et furent touchés comme la multitude, et, abandonnant autel et chaire, pupitre et avancement, richesse et luxe, ainsi qu’assemblées du matin et du soir, ils se vouèrent à la propagation des affaires de cette personne, invitant aussi le religieux en chef à lui faire allégeance. Lorsque ce jeune homme dont l’élocution ressemblait à un torrent, se rendit à Amúl et Sárí, il rencontra ce docteur expert, ce religieux illustre à Qishláq, Núr. Et la foule se rassembla, venant de tous les quartiers, pour assister à l’issue de la rencontre. Cet éminent religieux, bien qu’universellement reconnu pour sa supériorité, et le plus instruit en sciences parmi ses contemporains, décida de recourir à un augure pour déterminer (s’il allait s’engager dans) la discussion et la confrontation. L’augure n’étant pas favorable, il s’excusa, reportant (la discussion) à une autre fois. L’incompétence et les défaillances du religieux devinrent apparentes et évidentes, ce qui provoqua l’adhésion, la confirmation et l’édification de beaucoup.

Voici les faits principaux de cette histoire. Pendant quelque temps, il parcourut ces régions. Après la mort du vieux prince Muḥammad Sháh, il retourna à Téhéran, ayant en tête (l’idée de) correspondre et d’entrer en relation avec le Báb. Le porteur de cette correspondance fut le célèbre Mullá ‘Abdu’l-Karím de Qazvín qui était l’homme de confiance et l’ami fidèle du Báb. Maintenant que Bahá’u’lláh avait atteint la célébrité à Téhéran, et que le cœur des gens était bien disposé envers lui, il se mit d’accord avec Mullá ‘Abdu’l-Karím. Considérant l’agitation des docteurs, l’agressivité d’une grande partie (du peuple) de la Perse, et le pouvoir irrésistible de l’Amír-Niẓám qui mettait en danger le Báb et Bahá’u’lláh et pouvait leur faire subir de graves dommages, des mesures devraient être prises afin d’orienter la pensée des gens vers une personne absente qui protègerait ainsi Bahá’u’lláh de leur interférence. Ayant évalué plusieurs solutions, ils ne trouvèrent pas de personne plus qualifiée, parce qu’elle étrangère à cette affaire, que le frère de Bahá’u’lláh, Mírzá Yaḥyá, sur lequel ils jetèrent leur dévolu.

Avec l’aide et les conseils de Bahá’u’lláh, ils le rendirent donc célèbre aux yeux de tous, amis et ennemis, et écrivirent des lettres au Báb soi-disant sous sa dictée. Une correspondance secrète s’étant développée entre eux, le Báb approuva ce subterfuge. Mírzá Yaḥyá fut caché tout le temps pendant lequel on parlait de lui. Ce plan fut d’une efficacité extraordinaire, car Bahá’u’lláh bien que connu et visible, resta en sécurité, et ce voile empêcha quiconque parmi les étrangers à cette communauté de comprendre ce qui se passait et de tenter une attaque, jusqu’à ce que Bahá’u’lláh ait reçu l’autorisation du Roi de quitter Téhéran pour se rendre aux Tombeaux suprêmes.

Lorsqu’il parvint à Bagdad et que brilla à l’horizon du monde le premier quartier de lune du mois de Muḥarram de l’année (A.H. mil deux cent) soixante-neuf (appelée dans les livres du Báb « l’année de ‘après un certain temps’ », durant laquelle il reçut la promesse de la révélation de la vraie nature de sa religion et de ses mystères), ce secret, comme c’est attesté, fut dévoilé tant à l’intérieur qu’à l’extérieur (de cette communauté). Bahá’u’lláh avec une fermeté inébranlable devint la cible de toute l’humanité, alors que Mírzá Yaḥyá, qui s’était déguisé en Arabe et séjournait dans les environs de Bagdad, s’engageait dans différents commerces pour rester mieux caché.

Bahá’u’lláh agit de telle manière que les cœurs de ses adeptes se tournèrent vers lui, alors que la plupart des habitants d’Irak étaient réduits au silence, certains muets de stupeur, d’autres de colère. Après y avoir passé une année, il se retira de toute chose, abandonna famille et amis, et sans que ses adeptes sachent où il allait, il quitta l’Irak, seul sans compagnon, sans soutien, sans partenaire ou camarade. Pendant près de deux ans, il erra dans le Kúrdistán turc, généralement aux environs d’un endroit dénommé Sar-Galú, situé dans les montagnes, loin de toute habitation. En de rares occasions, il se rendait à Sulaymáníyyih. Très vite, les docteurs les plus éminents de ces régions se doutèrent de sa condition et se mirent à discuter avec lui la solution de certains problèmes difficiles concernant les sujets de théologie les plus complexes. Après avoir été témoins d’un bon nombre de signes et avoir reçu d’amples explications, ils lui témoignèrent le plus grand respect et la plus grande déférence. Par conséquent, il acquit une grande renommée et une réputation remarquable dans ces régions et des histoires circulèrent sur son compte dans tous les quartiers et toutes les directions, disant qu’un étranger, un Persan, était apparu dans le district de Sulaymáníyyih (qui à travers les âges avait vu naître les plus experts des docteurs sunnites), et que les gens de ce pays se répandaient en éloges sur sa force morale. À en juger d’après la rumeur, cette personne ne pouvait être autre que Bahá’u’lláh. Nombreux furent donc ceux qui se dépêchèrent de s’y rendre pour le supplier et l’implorer, supplications pressantes qui l’amenèrent à revenir.

Cette communauté n’avait pas été ébranlée par les secousses ni consternée par les événements pénibles, tel l’exécution de leur chef ou autres, mais au contraire, le nombre de ses adeptes augmentait et se multipliait ; pourtant, le Báb avait seulement commencé à poser les fondations avant d’être exécuté, ses adeptes demeuraient ignorants de la conduite, l’action, le comportement à suivre et des devoirs à remplir, leur seul guide étant leur amour pour le Báb. Cette ignorance fut la raison de troubles dans certaines contrées ; car, subissant des agressions violentes, ils utilisèrent la force pour se défendre. Mais lorsque revint Bahá’u’lláh, il fit tant d’efforts pour les éduquer, leur donner des connaissances, les entraîner, les orienter et reconstruire cette communauté, qu’en peu de temps, ces problèmes et désaccords furent réglés, et la plus grande paix régna dans les cœurs ; aussi, comme on l’a rapporté, même les gouverneurs comprirent que cette communauté n’était préoccupée que par les choses de l’esprit, celles qui ont à voir avec un cœur pur, que leurs principes fondamentaux étaient de réformer la morale et d’embellir la conduite du genre humaine, et qu’ils n’étaient pas du tout intéressés par les biens matériels.

Une fois ces principes bien ancrés, ils les mirent en action dans toutes les régions, de telle manière qu’ils se firent remarquer parmi les gouverneurs pour leur douceur d’esprit, leur fermeté d’âme, la droiture de leurs intentions, leurs bonnes actions et leur conduite irréprochable. Car ces gens sont enclins à l’obéissance et à la soumission, et, ayant reçu de telles instructions, ils y conformèrent leur comportement. Au début, l’accent avait été mis sur les paroles, les actions, l’attitude, les mœurs et la conduite de cette communauté ; mais maintenant, on se met en Perse, à protester contre leurs doctrines et leur état spirituel. Mais il n’appartient pas aux humains d’interférer, ni d’objecter pour changer le cœur et la conscience, non plus de se mêler des convictions de qui que ce soit. Car en matière de conscience, il n’y a que les rayons du soleil de Dieu qui puissent commander, et sur le trône du cœur, rien d’autre ne doit régner que le pouvoir universel du Roi des rois. Il se trouve que l’on peut arrêter à court ou à long terme, (les actions de) toutes les facultés, mais pas celles de la pensée et de la réflexion ; car un être humain, même par sa seule volonté, ne peut se soustraire à la faculté de pensée, ni s’empêcher de méditer et d’imaginer.

Il est indéniable que, durant les trente-cinq ans qui suivirent, cette communauté n’entreprit aucune action contre le gouvernement, ne causa aucun préjudice à la nation ou n’encouragea une telle attitude, que durant cette longue période, malgré l’accroissement de leur nombre et de leur ferveur, aucun plainte ne s’éleva de quelque endroit que ce soit, excepté lorsque, de temps à autre, de savants docteurs et d’éminents érudits (dans le but de le faire savoir au monde et de réveiller les gens) condamnaient à mort l’un d’entre eux. Une telle action n’est pas destructive, mais au contraire édifiante en faveur de la vérité qui, alors, ne sera pas étouffée ni oubliée, mais plutôt stimulée et reconnue publiquement.

J’aimerais raconter au moins une courte anecdote pour illustrer ce qui s’est vraiment passé. Une certaine personne attaqua violement et blessa grièvement un bábí. La victime se livra à des représailles, résolue à se venger et sortit son arme contre l’agresseur. Recevant alors la réprimande de la communauté, il prit la fuite. Lorsqu’il arriva à Hamadán, sa réputation étant connue, et comme il venait de la classe cléricale, les docteurs le poursuivirent avec véhémence, le livrèrent au gouvernement et ordonnèrent qu’un châtiment lui soit infligé. Du revers de son col, tomba par hasard, un document écrit par Bahá’u’lláh, document disant que toutes tentatives de représailles méritaient le blâme et la censure et qu’il était interdit de suivre ses désirs. Ils trouvèrent entre autres ces citations ; « En vérité, Dieu abandonne les séditieux, » et aussi ; « Si on te frappe, il vaut mieux cela pour toi, plutôt que toi de frapper. Et dans tes tourments, recours aux contrôleurs des affaires et au refuge du peuple ; et si on te néglige, place ta confiance dans le Dieu Jaloux. Voilà la marque des hommes sincères, et le caractère de ceux qui sont certains. » Le gouverneur, prenant connaissance de ce document, s’adressa à la personne en question, lui déclarant : « D’après le décret de ce chef auquel vous obéissez vous-même, une correction s’impose. » « Si, » répondit l’homme, « vous obéissez à tous ses préceptes, j’aurai la joie de (me soumettre au) châtiment et à la mort. » Le gouverneur sourit, puis le relâcha.

Ainsi Bahá’u’lláh faisait-il tout ce qui était en son pouvoir pour éduquer son peuple et les inciter à la moralité, à l’acquisition des sciences et des arts de tous les pays, aux échanges amicaux avec toutes les nations du monde, au désir du bien-être de tous les hommes, à la sociabilité, à la concorde, à l’obéissance, à la soumission, à l’instruction de leurs enfants, à la production de ce qui est nécessaire à l’espèce humaine, et à l’inauguration du bonheur véritable pour toute l’humanité ; et il ne cessait d’envoyer des lettres d’admonition de toutes parts, produisant un effet prodigieux. Certaines de ces lettres, suite à des recherches poussées, ont été étudiées, et quelques passages vont être couchés sur le papier.

Toutes ces épîtres sont (des exhortations) à la pureté morale, des encouragements à la bonne conduite, des réprobations pour certains individus, et des plaintes contre la sédition. Entre autres, on peut trouver cette phrase :

Ma captivité n’a pour moi rien d’infamant. Par ma vie, elle me confère la gloire. Ce qui peut me faire honte, c’est la conduite de ceux de mes disciples qui professent qu’ils m’aiment, alors qu’en fait, ils suivent le Malin. Mais tandis que les uns, ainsi guidés dans la bonne direction, marchaient dans la voie de la justice, d’autres préférèrent suivre leurs inclinations corrompues.[[24]](#footnote-24)

Dis :

Il n’est pas du peuple de Bahá celui qui cède aux désirs d’ordre terrestre ou qui fixe son cœur sur les choses de ce monde.

Puis encore :

Il est Dieu, exalté soient son état, sa sagesse et sa parole. Le Vrai et l’Unique - glorifiée soit sa gloire - a envoyé un de ses messagers à chaque époque de l’histoire afin de mettre en valeur les perles des idéaux de l’humanité.

Qu’il ne soit jamais permis aux diverses confessions de la terre ni aux multiples systèmes de croyances religieuses de susciter des sentiments d’animosité parmi les hommes, telle est en ce jour l’essence de la foi de Dieu et de sa religion. Ces principes et ces lois, ces systèmes fermement établis procèdent d’une même source et sont les rayons d’une seule lumière. Il faut attribuer le fait qu’ils diffèrent les uns des autres à la diversité des besoins que présentaient les âges où ils furent promulgués.

Ô peuple de Bahá, ceins tes reins et prépare-toi à l’effort, afin que s’apaise le tumulte des luttes et des dissensions religieuses qui agitent les nations de la terre et qu’il n’en reste aucune trace. Pour l’amour de Dieu et de ceux qui le servent, lève-toi pour soutenir cette révélation capitale et sublime. La haine et le fanatisme religieux sont un feu dévorant dont nul ne saurait étouffer la violence. Seule, la main du pouvoir divin peut délivrer l’humanité de ce terrible malheur.

Songe à la guerre qui opposa les deux nations et à la manière dont les deux adversaires abandonnèrent leurs possessions et leur vie. Combien de villages furent rayés de la carte ! »

La parole de Dieu est une lampe dont la lumière tient dans ces mots : Vous êtes les fruits d’un même arbre, les feuilles d’une même branche. Que vos relations avec vos semblables soient toujours empreintes d’amour et d’harmonie, d’amitié et de camaraderie. Celui qui est le Soleil de vérité m’en est témoin ! Si puissante est la lumière de l’unité qu’elle peut illuminer toute la terre. Le seul vrai Dieu, celui qui connaît toutes choses, témoigne de la vérité de ces paroles.

Efforcez-vous d’atteindre cet état transcendant et sublime qui assurera la protection et la sécurité de l’humanité tout entière. Cet objectif dépasse tous les autres, cette aspiration est la plus noble des aspirations.

Nous croyons fermement que Dieu assistera les rois de la terre, afin qu’ils illuminent et parent la terre de la lumière du Soleil de Justice. Parfois Nous avons parlé la langue de la Loi, d’autres fois celle de la Vérité et de la Voie ; et le but final et lointain était de montrer cette condition haute et suprême. Et seul suffit le témoignage de Dieu.

Fréquentez tous les hommes, ô peuple de Bahá, dans un esprit amical et fraternel. Si vous êtes conscients d’une certaine vérité, si vous possédez un joyau dont les autres sont privés, partagez-le avec bonté et bonne grâce. S’il est accepté et s’il accomplit son dessein, votre but est atteint. Si quelqu’un le refuse, abandonnez-le à lui-même, et priez Dieu de le guider. Gardez-vous de toute rudesse à son égard. Un langage bienveillant est l’aimant qui attire le cœur des hommes. C’est le pain de l’esprit, il revêt les mots de signification, il est la source de la lumière de sagesse et de compréhension.[[25]](#footnote-25)

Si les unitaires avaient, ces derniers temps, suivi la Loi glorieuse (qui est venue) de Sa Majesté le Sceau (des Prophètes) - que la vie de tous ses proches soit son sacrifice ! - et s’étaient attachés à son vêtement, les fondations de cette forteresse qu’est la religion n’auraient pas été ébranlées, et des cités peuplées n’auraient pas été mises en ruine, mais villes et villages auraient reçu et été parés de la paix et de la sérénité.

À cause du laisser-aller et de la discorde du peuple choisi, et de la noirceur des âmes perverses, on voit la lumière du Sceau assombrie et affaiblie. S’ils s’étaient comportés (selon leur savoir) ils n’auraient pas méconnu la lumière du Soleil de Justice.

Cette victime a, des premiers jours jusqu’à maintenant, été affligée par la main des ignorants. Ils nous ont exilé sans raisons une fois en Irak, une autre fois à Andrinople, et de là à Acre, qui est l’endroit où l’on exile les assassins et les voleurs ; nous ne connaissons pas non plus l’endroit où nous allons demeurer après cette Plus-Grande-Prison. Le savoir appartient à Dieu, Seigneur du trône et de la poussière et Seigneur du siège élevé. Où que nous nous trouvions, et quoiqu’il nous arrive, les saints doivent garder leur regard parfaitement ferme et confiant fixé sur l’Horizon suprême et s’occuper de la réforme du monde et de l’éducation des nations. Les événements du passé et du futur sont des instruments et des moyens pour la promotion de l’unité mondiale. Attachez-vous au commandement de Dieu, et ne le lâchez pas ; en vérité, il vous a été transmis par un sage Ordonnateur.

Avec une compassion et une miséricorde parfaites, Nous avons guidé et dirigé la population du monde vers ce dont leurs âmes tirent profit. Je jure, par le Soleil de vérité qui est apparu des horizons les plus élevés du monde, que le peuple de Bahá n’a jamais eu, ni n’aura jamais d’autre but que la prospérité et la réforme du monde ainsi que la purification des nations. Ils sont charitables et sincères envers tous. Leur (apparence) extérieure est le reflet de leur cœur, et leur cœur se reflète dans leur   
(apparence) extérieure. La vérité à ce sujet n’est pas trouble ni cachée, mais claire et évidente aux yeux des humains. Leurs actions elles-mêmes en portent témoignage. En ce jour, que celui qui est doté de vision atteigne, par ses actions et ses signes, le but du peuple de Bahá, et que, par ses paroles et sa conduite, il prenne connaissance de leur dessin. Les vagues de l’océan de la miséricorde divine apparaissent au summum de leur hauteur, et la pluie des nuages de sa grâce et de sa faveur s’épanche à tous moments. Durant les jours de son séjour en Irak cet Opprimé prenait place aux côtés gens de toutes les classes, sans voile ni déguisement. Combien d’habitants de toute provenance sont venus en ennemis et repartis en amis ! La porte de grâce était ouverte à tous. Avec les rebelles et les obéissants nous parlions selon leur condition afin de permettre aux mauvais d’atteindre l’océan sans limites du pardon. Les splendeurs du Nom, le Dissimulateur, étaient à tellement manifestes, que le malfaiteur s’imaginait qu’il était compté parmi les bons. Aucun messager ne fut désappointé et aucun chercheur ne fut refusé. Les causes de l’aversion et de la dérobade des gens furent certains docteurs de la Perse et les actions inconvenantes des ignorants. Par (le terme) ‘docteurs’ dans ces passages, on désigne les personnes qui tiennent l’humanité à l’écart des rives de l’Océan de l’Unité ; mais en ce qui concerne les savants qui mettent en pratique (leur savoir) et les sages qui agissent justement, ils sont comme l’esprit pour le corps du monde. Heureux cet homme savant qui pare sa tête de la couronne de justice et dont le corps se glorifie de l’ornement de l’honnêteté. La Plume de l’admonition exhorte les amis et les enjoint à la charité, à la pitié, à la sagesse et à la douceur. Cet Opprimé est aujourd’hui un prisonnier ; ses alliés sont les armées des bonnes actions et des vertus ; pas le rang, l’armée, les fusils et les canons.[[26]](#footnote-26) Une action sainte fait de la terre le plus haut paradis.

Ô Amis, aidez cet Opprimé en exerçant des vertus plaisantes et des bonnes actions. Qu’aujourd’hui, chaque âme désire atteindre la condition la plus élevée. Il ne doit pas regarder ce qui est en lui, mais plutôt ce qui est en Dieu. Il ne doit pas considérer ce qui l’avantagera, mais ce qui promouvra le Verbe de Dieu, qui doit être obéi. Le cœur doit être purifié de toute forme d’égoïsme et d’envie, car l’arme des unitaires et des saints a été, et est encore, la crainte de Dieu. C’est le bouclier qui protège l’homme des flèches de la haine et de l’abomination. L’étendard de la piété a été sans cesse victorieux et reconnu parmi les armées les plus puissantes du monde. C’est ainsi que les saints ont soumis les cités du cœur (des hommes), avec la permission de Dieu, le Seigneur des armées. La nuit a enveloppé la terre : la lampe qui donne vie a été et est toujours la sagesse. Ses exigences doivent être respectées en toutes circonstances. Et en ce qui concerne la sagesse, il faut prendre en considération le moment et le choix des mots suivant la mesure et la situation. De la sagesse découle la décision ; car l’homme ne devrait pas accepter n’importe quoi de ce qui est énoncé.

En toutes circonstances, demande au Dieu de vérité - glorifiée soit sa gloire - qu’il ne prive pas ses serviteurs du vin scellé[[27]](#footnote-27) ni de la lumière de son Nom, l’Absolu.

Ô Amis de Dieu, en vérité, la Plume de sincérité vous enjoint la plus grande fidélité. Par la Vie de Dieu, ses lumières sont plus brillantes que la lumière du soleil ! Sa lumière, son éclat et sa radiance éclipsent toutes les lampes. Nous souhaitons de Dieu qu’il ne prive pas ses villes et ses pays de l’éclat radieux du Soleil de fidélité. Nuit et jour nous les avons tous conduits vers la fidélité, la chasteté, la pureté et la constance ; et leur avons enjoint les bonnes actions et les qualités agréables. De nuit comme de jour, le crissement de la plume s’élève et la langue parle pour que le mot se dresse contre l’épée, la patience contre la violence, la soumission contre l’oppression, et la résignation au moment du martyre. Pendant trente ans ou plus, malgré tout ce qui est advenu à cette communauté, ils sont restés patients, s’en remettant à Dieu. Quiconque doté du sens de la justice et de l’équité a témoigné et témoigne encore de ce qui a été dit. Durant toute cette période, cet Opprimé était engagé dans des exhortations et des admonitions efficaces et suffisantes, jusqu’à ce qu’il fut établi et rendu évident à tous que cette Victime se faisait la cible des flèches des calamités pour permettre l’apparition des trésors déposés dans l’âme (des hommes). Querelles et contestations ont été et sont encore le fait des bêtes de proie, (mais) les actions dignes de louange sont bienséantes chez l’homme.

Béni soit le Tout Miséricordieux : Il a créé l’homme ; il lui a appris à s’exprimer. »[[28]](#footnote-28) Après tous ces troubles, ni les ministres d’état, ni les docteurs de l’église ne sont satisfaits. Aucune âme pour dire un mot en   
faveur de Dieu devant la cour de Sa Majesté le roi - que Dieu perpétue son royaume -. Il ne nous arrivera rien d’autre que ce que Dieu a décidé pour nous. Ils ne se comportèrent pas avec bonté, leur démonstration de cruauté fut sans défaut. La justice devint comme le Phénix et la fidélité comme la pierre philosophale : personne ne parla au nom du bien. Il semble que la justice soit devenue détestable aux yeux des hommes et qu’ils l’ont rejetée de tous les pays, comme ils ont rejeté le peuple de Dieu. Gloire à Dieu ! Durant l’épisode du pays de Ṭá, personne ne se prononça en faveur de ce que Dieu avait commandé. Considérant le déploiement de force et la parade de service en la présence du roi - que Dieu perpétue son royaume -, ils ont appelé le bon, méchant, et le réformateur, colporteur de sédition. Les pairs de ces personnes décrivent une goutte comme un océan, et un grain de poussière comme un soleil. Ils appellent la maison à Kulayn ‘la forteresse puissante’ et ils ferment leurs yeux devant la vérité évidente. Ils ont attaqué un grand nombre de réformateurs du monde, les accusant de sédition. Aussi vrai que Dieu existe, ces personnes n’ont jamais eu, ni n’auront jamais d’autre intention ni d’autre espoir que la gloire de l’état et de servir leur nation ! Ils ont parlé, et parlent encore au nom de Dieu, et ils marchent dans la voie de Dieu.

Ô amis, demandez à celui qui est le Désir des habitants de la terre de secourir sa Majesté le roi - que Dieu perpétue son royaume -, afin que tous les territoires de la Perse soient parés de tranquillité et de sécurité par la lumière du Soleil de justice. Selon des témoignages, obéissant à sa nature bénie, il délia ceux qui étaient attachés, et libera ceux qui étaient prisonniers. La représentation de certains sujets aux yeux des servants (de Dieu) est obligatoire, et naturelle aux pieux, de telle manière que les bons (en) prennent conscience et connaissance. En vérité, Il inspire qui il désire, de ce qu’il désire, et il est le Puissant, l’Ordonnateur, le Connaisseur, le Sage.

Un mot de ce pays a atteint cet Opprimé, qui a en vérité causé l’étonnement. Son Altesse, le Mu‘tamidu’d-Dawlih, Farhád Mírzá, disait en parlant de ce Prisonnier des choses désagréables à répéter. Cette Victime ne l’avait que très peu fréquenté, ni lui ni ses semblables. Autant qu’on s’en souvienne, il avait visité deux fois seulement le Murgh-Maḥallih à Shimírán où cet Opprimé résidait. La première fois, il arriva un jour dans l’après-midi, et la deuxième fois un vendredi matin, repartant dès le soleil couchant. Il sait et il est conscient du fait qu’il ne doit pas dire autre chose que la vérité. Si quelqu’un entre en sa présence, qu’il lui répète ces mots, de la part de cet Opprimé : « Ô Prince ! je demande justice et équité de votre Altesse, en ce qui concerne ce qui est arrivé à cette pauvre Victime ». Il est bon pour cette âme que les doutes des pervers ne l’empêchent pas de faire ce qui est juste, ni ne la privent des lumières du lustre de l’équité. Ô saints de Dieu ! à la fin de notre discours, nous vous enjoignons une fois encore chasteté, fidélité, piété, sincérité et pureté. Repoussez le mal, et adoptez le bien. C’est là le commandement du Livre de Dieu, le Connaisseur, le Sage. Heureux ceux qui suivront (cette injonction). À ce moment, la plume s’écrie :   
« Ô saints de Dieu, fixez votre regard sur l’horizon de l’honnêteté et débarrassez-vous, détachez-vous et libérez-vous de tout ce qui ne s’y trouve pas. Il n’est pas de force ni de pouvoir sauf en Dieu.

En bref, dans toutes les provinces de la Perse, des comptes-rendus et des récits divergents et discordants concernant cette communauté, oui, incompatibles avec la nature du genre humain et opposés au caractère divin, passèrent de bouches à oreilles et furent de notoriété publique. Mais leurs principes se révélant fixes et stables, leur conduite et comportement devenant connus et appréciés, le voile du doute et de la suspicion tomba, et le vrai caractère de cette communauté devint clair et évident. Il atteignit un tel degré de certitude que leurs principes étaient au-delà de l’imagination des gens, et que leur fondation différait de l’opinion et de l’estime (populaire). À leur conduite, leurs actions, leur morale et leur attitude, il ne pouvait pas y avoir d’objection ; l’objection en Perse concerne certaines idées et croyances de cette communauté. Et en des circonstances variées il a été démontré que le peuple avait acquis une certaine confiance en leur loyauté, leur fidélité et leur piété dans toutes sortes de transactions.

Retournons à notre sujet d’origine. Durant leur séjour en Irak, ces gens furent connus du monde entier. Car l’exil résulta en renommée, à un tel point qu’un grand nombre d’autres groupes recherchèrent alliance et union avec eux, et imaginèrent des moyens de (prendre part à leur) intimité. Mais, le chef de cette communauté, découvrant le but de chacune des factions, agit avec la plus grande constance, circonspection et fermeté. N’accordant confiance à personne, il s’appliqua lui-même autant que possible à la mise en garde de chacun, les incitant et les pressant à prendre de bonnes résolutions et à se fixer des buts qui profitent à l’État et à la nation. Et cette conduite du Chef le fit connaître en Irak.

Certains fonctionnaires de gouvernements étrangers, durant la période de leur séjour en Irak, cherchèrent eux aussi ce contact et des relations amicales (avec eux), mais le Chef n’était pas d’accord. Parmi ces étranges incidents, il se trouve qu’en Irak certains membres de la Famille royale se mirent d’accord avec ces gouvernements (étrangers), et les persuadèrent par des promesses et des menaces à conspirer avec eux. Mais les membres de cette communauté le leur reprochèrent fortement et les admonestèrent en disant : « Quelle mesquinerie, et quelle trahison évidente ; pour des avantages matériels, des profits personnels, une position plus aisée ou la protection de sa vie et de son bien, l’on se jette dans ce grand dommage et cette perte évidente, et l’on s’embarque dans une affaire qui conduit à la plus grande humiliation et représente la plus grande infamie et disgrâce maintenant et dans le futur ! On peut supporter toute bassesse sauf celle de la trahison à son pays, et tout pêché peut être pardonné, sauf (celui de) déshonorer son gouvernement et d’injurier sa nation. » Et ils s’imaginaient agir avec patriotisme et faire preuve de sincérité et de loyauté, ils comptaient comme sacrés les devoirs de fidélité ; quel but noble ils s’étaient fixés en tant qu’obligation morale. Des rumeurs se répandirent à travers le ‘Iráq-i-‘Arab, et ceux qui avaient à cœur le bien de leur pays délièrent leur langue, les remerciant, exprimant leur approbation et leur respect. On escompta que ces événements seraient rapportés à la Présence royale ; mais au bout de quelque temps, on se rendit compte que certains des Shaykhs des Tombeaux suprêmes qui correspondaient avec la cour, que dis-je, avec le Roi lui-même, se mettaient à attribuer des affinités et des relations étranges à cette communauté, pensant que cela leur apporterait des faveurs à la Cour, et leur causerait de l’avancement dans leur situation et leur rang. Et puisque personne ne pouvait parler ouvertement à ce sujet à la cour qui est le pivot de la justice, alors que des ministres justes et conscients (du véritable état des affaires) eux aussi considéraient de bonne politique de garder le silence, la question de l’Irak, à cause de ces fausses déclarations et ces rumeurs, prit de l’ampleur à Téhéran et des proportions exagérées. Mais les consuls généraux, qui connaissaient la vérité, continuèrent d’agir avec modération, jusqu’à ce que Mírzá Buzurg Khán de Qazvín fut nommé consul général à Bagdad. Celui-ci avait l’habitude de passer une grande partie de son temps dans un état d’ébriété et d’imprévoyance. Il devint le complice et l’émissaire de ces Shaykhs d’Irak, et se ceignit les reins, résolu à détruire et démolir. Les pouvoirs de description et la force (de frappe) qu’il possédait, il les employa à faire des comptes-rendus et des déclarations. Chaque jour il écrivait secrètement un rapport à Téhéran, s’acoquinait avec les Shaykhs et envoyait des notes diplomatiques à Son Excellence l’ambassadeur en chef (à Constantinople). Mais comme ces déclarations et ces dépositions n’avaient pas de bien-fondé, toutes furent repoussées à plus tard et ajournées, jusqu’à ce que les Shaykhs se mirent d’accord avec le (consul) général sur la date d’une réunion, qui rassembleraient de nombreux et savants docteurs et des grands religieux à (la mosquée des) ‘deux Káẓim’ - qu’ils reposent en paix. Étant parvenus à un accord unanime, ils écrivirent aux religieux de Karbilá l’exaltée et de Najaf la plus noble pour les convoquer tous. Ils vinrent, certains sachant, d’autres ne sachant pas. Parmi ces derniers, le docteur illustre et expert, le noble et renommé érudit, le sceau des chercheurs de vérité, Shaykh Murtaḍá, maintenant décédé et devenu poussière, qui était leur chef admis par tous, et n’avait pas connaissance (en la matière). Mais une fois informé de leur vrai dessin, il dit : « Je ne suis pas bien informé sur le caractère essentiel de cette communauté, ni sur leurs dogmes secrets et doctrines théologiques ; je n’ai pas non plus constaté ni perçu que quelque chose dans leur conduite et leur comportement s’écarte du Livre perspicace, ce qui m’aurait permis de les prononcer infidèles. C’est pourquoi je vous prie de m’excuser et de me laisser à l’écart de ce sujet. Que celui qui s’en sente obligé fasse ce qu’il a à faire. » Le dessein des Shaykhs et du Consul était une attaque violente et soudaine, mais à cause du refus de participer du Shaykh qui s’était retiré, ce plan avorta, avec pour seul résultat la honte et la déception. Alors l’assemblée des Shaykhs, des docteurs et du menu peuple qui était venu de Karbilá se dispersa.

À ce moment même, des personnes malveillantes (comprenant) même certains ministres révoqués firent tout leur possible pour influencer cette communauté afin qu’ils changent leur attitude et leur conduite. Des messages mensongers et des comptes-rendus inquiétants furent envoyés de toutes parts et se suivirent sans interruption dans le but que la cour de justice de Perse délibère en vue de l’éradication, la suppression, l’annihilation et de la destruction de cette communauté, que cette correspondance soit continuellement suivie avec les autorités locales et que tous (les bábís) vivant en Irak soient bientôt livrés, pieds et mains liées, aux autorités de Perse. Mais les bábís laissèrent passer le temps, demeurèrent calmes et silencieux, sans changer quoi que ce soit à leur attitude et à leur conduite.

Comme le plan de Mírzá Buzurg Khán avait manqué son but et n’accomplissait pas le dessin de son cœur, il essaya de trouver un moyen d’attrister et d’humilier (les bábís). Chaque jour il chercha un prétexte pour lancer des insultes, pour éveiller le trouble et le tumulte. Il hissa l’étendard de la discorde, jusqu’à ce que la situation atteigne presque le point culminant d’une émeute, que les rênes du contrôle échappent des mains, que le cœur (des hommes) se mette à battre d’inquiétude et de perturbation, et que leur esprit s’angoisse et agonise.

Les bábís se trouvant incapables de maîtriser cette situation de quelque manière que ce fût (car quoique faisant de leur mieux, ils se sentaient humiliés et frustrés), et ne trouvant pas remède à ce désordre, ni réponse à cette effervescence, ils délibérèrent et hésitèrent pendant neuf mois. Enfin, un certain nombre d’entre eux, tentant d’empêcher d’autres malheurs, s’enrôlèrent comme sujets du sublime gouvernement ottoman, afin de calmer (par là) le tumulte. De cette manière, le mal fut évité, et le consul retira sa main du jeu consistant à leur faire du tort ; mais il fit part des faits à la Cour royale, en les transformant et en disant le contraire de la vérité, et avec les Shaykhs complices, s’évertua à trouver différents stratagèmes pour contrarier les sentiments (des bábís). Mais finalement, il fut licencié et accablé de calamités, il se repentit et exprima ses regrets.

Continuons sur notre sujet d’origine. Pendant plus de onze années, Bahá’u’lláh habita en ‘Iráq-i-‘Arab. Le comportement et la conduite de la communauté étaient tels que (sa) renommée augmentait. Car il était manifeste et visible parmi les hommes, fréquentait et s’associait à toutes sortes de gens, et conversait familièrement avec les docteurs et les érudits sur des questions théologiques complexes, et sur la vérification du sens véritable de points abstrus de la divinité. Comme il a été couramment raconté par des personnes de toutes les classes de la société, il faisait plaisir à tous, habitants autant que visiteurs, par la bonté et la courtoisie dont il faisait preuve dans ses rapports avec les gens ; et ce genre de comportement et de conduite de sa part en amena certains à suspecter la sorcellerie, et à le croire un adepte des sciences occultes.

Durant cette période, Mírzá Yaḥyá était resté caché, persévérant et fidèle à sa conduite d’origine, jusqu’à ce que l’édit qui ordonnait le départ de Bahá’u’lláh de Bagdad soit émis par sa Majesté le monarque ottoman. Mírzá Yaḥyá ne voulait ni (le) quitter ni (l’)accompagner. Tantôt il pensait partir pour l’Inde, tantôt s’établir au Turkistán, mais étant incapable de choisir entre ces deux plans, il se mit finalement en route pour Karkúk et Arbíl avant tout le monde, vêtu en derviche, déguisé et méconnaissable dans ses vêtements. De là et toujours en avance, il arriva à Mosul, où à l’arrivée du reste du groupe, il prit ses quartiers près de leur caravane. Et bien que durant ce voyage les gouverneurs et les autorités observaient la plus grande considération et le plus grand respect, et alors que marches et haltes se faisaient dans la dignité et l’honneur, il se cachait néanmoins en changeant ses vêtements et agissait avec prudence car il pensait que surviendrait vraisemblablement une quelconque violence.

C’est ainsi qu’ils atteignirent Constantinople, où on leur indiqua leurs quartiers dans une auberge désignée par la glorieuse monarchie ottomane. Et pour commencer, ils furent l’objet de beaucoup d’attention à tous égards. Le troisième jour, à cause de l’étroitesse de leurs appartements et de leur grand nombre, ils quittèrent l’endroit et emménagèrent dans une autre maison. Certains nobles vinrent leur rendre visite et converser avec eux, et l’on dit que ceux-ci se comportaient avec modération. Ce qui n’empêche pas que beaucoup dans leurs assemblées et leurs réunions continuaient de les condamner et les couvrir de vilenies en disant, « Cette communauté est une calamité envers le monde entier, et violatrice de traités et de pactes, ils sont source de troubles et menace pour tous. Ils ont allumé un feu qui consume la terre, et bien qu’ils semblent bons, ils méritent toutes sortes de punitions et de châtiments. » Pourtant encore, les bábís continuaient à se comporter avec patience, calme, réflexion et constance, si bien qu’ils n’importunaient pas, même pour se défendre, (les détenteurs) de hautes situations, ni ne visitaient les demeures des grands de ce royaume. À celui avec qui il (Bahá) avait pris l’initiative de parler et de se rencontrer, il ne parlait de rien d’autre que de science et d’art, jusqu’à ce que le gentilhomme, essayant de lui donner un conseil, se décidât à lui dire amicalement : « Faire appel, présenter votre cas et demander justice sont des mesures habituelles. » À quoi il répondait : « Suivant le sentier de l’obéissance au roi, nous sommes arrivés dans ce pays. Au-delà de cela, nous n’avions, ni n’avons aucun dessein. Nous ne désirons pas non plus faire appel ni causer de troubles. Ce qui se cache (à présent) derrière le voile de la destinée sera manifesté dans le futur. Il n’y a pas eu et il n’y a pas besoin de supplications et d’importunités. Si les dirigeants (de votre nation) qui ont un esprit éclairé, sont sages et intelligents, ils vont certainement poser des questions, et se rendre compte par eux-mêmes de l’état véritable des choses ; sinon, alors (leur) compréhension de la vérité est impossible. Dans ces circonstances, quel besoin y a-t-il d’importuner des hommes d’État et de supplier des ministres de la Cour ? Nous sommes libres de tout souci, prêts et préparés à ce qui nous est prédestiné. « Dis : Tout vient de Dieu »[[29]](#footnote-29) est un argument sain et suffisant, et « si Dieu te frappe d’un malheur, nul, en dehors de lui, ne t’en délivrera »[[30]](#footnote-30) est un remède efficace. »

Quelques mois plus tard, un édit royal fut promulgué désignant Andrinople, dans la province de Roumélie, en tant que leur prochain domicile et lieu de résidence. Les bábís, accompagnés d’officiers (turcs), se rendirent tous dans cette ville et en firent leur foyer et lieu d’habitation. D’après les témoignages divers rapportés par différents voyageurs et par certains grands hommes et érudits de cette ville, ils se comportèrent et se conduisirent de telle manière que les habitants de la région et les représentants gouvernementaux chantaient leurs louanges, et que tous leurs montraient respect et déférence. En bref, depuis que Bahá’u’lláh avait pris l’habitude de rencontrer docteurs, érudits, puissants et nobles, devenant (ainsi) connu et célèbre par toute la Roumélie, le confort s’était de nouveau installé. De la peur et de la terreur, il ne restait rien. Ils se reposaient sur le divan de l’aisance et le temps passait avec quiétude, lorsqu’un homme du nom de Siyyid Muḥammad, un des adeptes (du Báb) venu d’Ispahan devint l’intime et le familier de Mírzá Yaḥyá, et devint source de chagrin et d’ennui. En d’autres mots, il entreprit des intrigues secrètes, et soumit Mírzá Yaḥyá à la tentation en disant : « Cette communauté a accru sa bonne renommée dans le monde, et son nom est devenu noble : ni terreur ni danger ne persistent, il n’y a aucune crainte ni (besoin de) prudence qui vous attende. Cesse donc de suivre, sois plutôt suivi par les foules. Sort du rang des adhérents, afin d’être célébré de tous les horizons. » Ainsi Mírzá Yaḥyá, ne réfléchissant ni ne pensant pas aux conséquences, tomba-t-il, faute d’expérience, sous le charme de ses paroles et fut trompé par sa conduite. Il était comme l’enfant à la tétée, et l’autre un sein très apprécié. Combien de fois, les chefs de cette communauté écrivirent de nombreuses admonitions, lui indiquant le chemin de la raison en disant : « Pendant plusieurs années tu as été nourri dans les bras de ton frère, et tu t’es reposé sur les coussins de l’aise et de la joie ; quelles pensées que celles-ci qui sont le résultat de la folie ? Ne te laisse pas séduire par ce nom vide de sens[[31]](#footnote-31) qui (t’) a été attribué par respect et considération, et par mesure de convenances, ne cherche pas non plus à être blâmé par la communauté. Ton rang et ton nom dépendent d’un mot, et ton exaltation et élévation étaient une protection et une question de convenance. » Malgré tout, plus ils l’admonestaient, moins cela le touchait ; et lorsqu’ils tentaient de le conseiller, il persistait à considérer l’opposition comme un avantage. Par la suite, le feu de l’avidité et de l’avarice s’étant allumé, et bien qu’ils ne soient pas dans le besoin, leur condition s’étant extrêmement améliorée, ils songèrent aux salaires et aux allocations. Quelques-unes des femmes dépendant de Mírzá Yaḥyá se rendirent au palais du gouverneur exigeant assistance et charité. Lorsque Bahá’u’lláh entendit parler d’une telle conduite et d’un tel comportement de sa part, il les renvoya tous les deux (lui et Siyyid Muḥammad) loin de sa Personne.

Alors, Siyyid Muḥammad se rendit à Constantinople pour demander ses allocations et ouvrit la porte aux souffrances. D’après ce qu’on raconte, cet épisode a été la cause de grandes douleurs et mit fin aux bonnes relations. À Constantinople, de plus, il eut l’audace de lancer des rumeurs, affirmant entre autres, que le noble personnage venu d’Irak était Mírzá Yaḥyá. Des individus de toutes sortes, trouvant là un matériel excellent pour provoquer troubles et un moyen pour promouvoir la mutinerie, le soutinrent ostensiblement et l’applaudirent, le stimulèrent et le poussèrent en disant : « Vous êtes véritablement le support principal et le successeur reconnu : agissez avec autorité, attirant ainsi grâce et bénédiction. La mer sans vagues ne fait point de bruit, et le nuage sans tonnerre ne donne pas de pluie. » À cause de ce langage, ce pauvre homme se trouva pris à son propre piège, ce qui le mena à dire des paroles encore plus vaines qui jetèrent le trouble dans l’esprit (des gens). Peu à peu ceux qui avaient pour habitude d’inciter et d’encourager se mirent sans exception à prononcer de violentes accusations dans chaque coin et recoin - même au tribunal -, disant : « Les bábís disent une chose et en font une autre : (leur) comportement est tel, et (leur) langage est comme ci comme ça. » De tels troubles et complots causèrent des malentendus, de plus certaines intrigues furent mises à jour, sous prétexte de protection nécessaire ; et tout à coup un ordre arriva, et Bahá’u’lláh fut expulsé de Roumélie ; on n’en connaissait pas la raison, on ne savait pas non plus où ils allaient l’emmener. Plusieurs récits passèrent de bouche à oreille, et on entendit de nombreuses exagérations ayant (comme effet) de perdre tout espoir de délivrance.

Alors, tous ceux qui étaient avec lui supplièrent et insistèrent, d’un même accord, (qu’il leur permette) de l’accompagner, et la mise en garde et les interdictions du gouvernement furent vaines. À la fin, un certain Ḥájí Ja‘far, si enclin à se lamenter, se trancha la gorge de sa propre main. Lorsque le gouvernement constata cela, il leur donna l’autorisation à tous de l’accompagner, les conduisit d’Andrinople à la côte, et les transporta à Acre. Mírzá Yaḥyá fut envoyé de la même manière à Famagusta.

Durant les derniers jours passés à Andrinople, Bahá’u’lláh composa une épître détaillée éclaircissant minutieusement tous les faits. Il dévoila et exposa les principaux principes de la communauté, et clarifia nettement ses valeurs éthiques, ses usages, son évolution et son mode de conduite : il traita de certaines questions politiques en détail, et apporta de nombreuses preuves sa véracité. Il déclara les bonnes intentions, la loyauté et la sincérité de la communauté et écrivit des fragments de prières, quelques-unes en persan, mais la plupart en arabe. Ensuite, il en fit un tout et décora l’adresse du nom royal de sa Majesté le roi de Perse. Il écrivit (dessus) que seule une personne au cœur pur, ayant mené une vie pure, vouée à Dieu et prête au martyre, allait, parfaitement résigné et volontairement, apporter cette épître en la présence du roi. Un jeune homme nommé Mírzá Badí‘, natif du Khurásán, prit la lettre, et se dépêcha de se rendre chez sa Majesté le roi. La Cour royale se trouvait à son lieu de résidence dans les environs de Téhéran, alors il prit position seul sur un rocher, assez éloigné, mais aisément en vue du Pavillon royal, et se mit à attendre jour et nuit, le passage de l’escorte royale ou son admission en la présence impériale. Il resta à ce poste pendant trois jours, jeûnant et veillant : n’ayant plus qu’un corps émacié et un esprit affaibli. Le quatrième jour, le Personnage royal était en train d’inspecter tous ses quartiers et dans toutes directions à l’aide d’un télescope, lorsque tout à coup, son regard tomba sur l’homme assis sur le rocher, dans une attitude des plus respectueuse. On déduisit des indications (perçues) qu’il avait certainement des remerciements (à offrir), ou bien quelque complainte ou demande de réparation et de justice (à déposer). (Le roi) commanda un des hommes de garde à la cour de s’enquérir de la situation de ce jeune homme. Une fois interrogé (on trouva que) il désirait apporter une lettre et la remettre lui-même en main de la Présence royale. Recevant l’autorisation d’approcher, il s’arrêta devant le pavillon et, avec une dignité, un calme et un respect dépassant toute description, il s’écria d’une voix forte : « Ô roi, je t’apporte une nouvelle certaine des Saba’ »[[32]](#footnote-32)   
(Le Roi) ordonna qu’on prenne la lettre et qu’on arrête le porteur. Sa Majesté le roi voulait agir avec mesure et désirait connaître la vérité, mais ceux qui étaient présents devant lui se mirent à faire de violentes réprimandes, disant : « Cet homme a fait preuve d’une grande présomption et d’une audace incroyable, car il a, sans peur, apporté une lettre en la présence du roi de la part de celui qui éveille la colère du peuple, de celui qui est banni en Bulgarie et en Slavonie. S’il ne reçoit pas de punition sévère, cette grande présomption augmentera. » Alors les ministres de la cour ordonnèrent (qu’il subisse) un châtiment et soit torturé. Pour commencer ils l’enchaînèrent sur le chevalet de torture en disant : « Livre les noms d’autres amis et tu n’auras pas à subir d’horribles douleurs, et rends tes camarades prisonniers et tu échapperas à la torture de la chaîne et au tranchant de l’épée. » Mais malgré la torture, le marquage au fer rouge, et les tourments qu’ils lui firent subir, ils ne virent rien d’autre que la détermination et le silence, et ne rencontrèrent rien d’autre qu’une endurance muette (de sa part). Alors, la torture ne donnant pas de résultat, ils le photographièrent (d’abord), (les bourreaux à sa gauche et à sa droite, et lui assis et enchaîné sous l’épée, l’air parfaitement soumis et calme), puis ils frappèrent à mort. Cette photographie, je l’ai envoyé chercher, et j’ai trouvé qu’elle valait la peine d’être contemplée, car il était assis là, merveilleusement humble et étrangement soumis, dans le plus parfait abandon.

Sa Majesté le roi ayant lu attentivement certains passages et s’étant familiarisé avec le contenu de cette épître, fut très ému par ce qui s’était passé et manifesta ses regrets, parce que ses courtisans avaient agi hâtivement, et mis à exécution une sévère punition. On raconte même qu’il aurait dit par trois fois : « Est-ce que l’on punit (celui qui est seulement) le porteur de la correspondance? » Puis l’Ordre royal fut donné que leurs Révérences les docteurs érudits et honorables, et les religieux accomplis écrivent une réponse à cette épître. Mais lorsque les docteurs les plus experts de la capitale eurent pris connaissance du contenu de la lettre, ils ordonnèrent : « Que cet individu, en plus (du fait) qu’il est en désaccord avec la Religion perspicace, s’immisce dans les us et croyances, et trouble les rois et empereurs. C’est pourquoi, éliminer, soumettre, réprimer et rejeter (cette communauté), est en fait l’une des exigences du Sentier bien établi, en fait la plus importante obligation. »

Cette réponse ne fut pas approuvée de la Présence (royale), car le contenu de cette épître n’était pas de toute évidence en désaccord avec la Loi ni avec la raison, et ne se mêlait pas non plus de problèmes politiques ni administratifs, elle n’intervenait et n’attaquait pas non plus le Trône de souveraineté. Ils auraient donc dû traiter du véritable sujet en question et écrire de façon claire et explicite la réponse qui aurait pu mettre fin aux doutes, être la solution aux difficultés et devenir le pivot de discussion pour tous.

Maintenant de cette épître de nombreux passages vont être écrits, qui peuvent conduire à une meilleure compréhension (du sujet). Au commencement de l’épître, il y avait un passage frappant en langue arabe (traitant) des questions de foi et d’assurance, du sacrifice de la vie dans la voie du Bien-Aimé , de l’état de résignation et de contentement, des nombreuses infortunes, calamités, difficultés et afflictions, du fait d’être suspecté de sédition par les machinations de ses ennemis, de l’établissement de son innocence en la présence de sa Majesté le roi, de la répudiation des personnes séditieuses et de la désapprobation de partis rebelles, des conditions de foi sincère dans les versets du Coran, de la nécessité de vertus pieuses, de la distinction des autres créatures en cette demeure transitoire, de l’obéissance aux commandements et du fait d’éviter les choses interdites, de l’évidence du support divin dans les affaires du Báb, de l’incapacité de qui que ce soit sur terre à résister aux choses du ciel, de son propre éveil à l’afflux divin et de sa descente vers des calamités sans fins, de son acquisition du talent divin, de sa participation à une grâce divine spirituelle et de son illumination de connaissances sans avoir dû étudier, de l’excuse à ses (efforts d’)admonition de l’humanité, de leur direction pour atteinte à la perfection humaine et de l’embrasement de leurs cœurs du feu de l’amour divin, des exhortations à utiliser leur énergie dans la conquête d’un état plus élevé que n’importe quel degré de souveraineté terrestre, de prières éloquentes (écrites) dans le plus grand abaissement de soi, de la dévotion et l’humilité, et autres choses du même genre. Ensuite, il discutait des (autres) sujets en langue persane. Et en voici la forme :

Cette épître, ô mon Dieu, j’ai décidé de l’envoyer au roi. Tu sais que mon seul souhait c’est qu’il soit juste envers tes serviteurs et qu’il étende ses faveurs au peuple de ton royaume. Je ne désire pour moi que ce que tu désires, et par ton aide, je ne souhaite que ce que tu souhaites. Périsse l’âme qui recherche près de toi un autre que toi ! Je le jure par ta gloire ! Mon souhait le plus cher est ton bon plaisir et ton dessein mon plus grand espoir. Ô mon Dieu, aie pitié de cette pauvre créature qui s’accroche au pan du vêtement de tes richesses, de cette âme suppliante qui te conjure par ces mots : « Tu es en vérité le Seigneur de puissance et de gloire ! » Ô mon Dieu, aide Sa Majesté le Shah, à garder tes lois parmi tes serviteurs et à manifester ta justice parmi tes créatures, afin qu’il traite ces gens comme il traite les autres. Tu es, en vérité, le Dieu de pouvoir, de gloire et de sagesse.

Avec la permission du roi de ce jour, ce serviteur voyagea du siège de la souveraineté[[33]](#footnote-33) jusqu’en Iraq où il séjourna douze ans. Pendant toute cette période, aucune explication sur notre situation ne fut présentée à la cour de ta présence et aucun rapport ne fut envoyé aux Puissances étrangères. Plaçant toute notre confiance en Dieu, nous restâmes dans ce pays jusqu’à l’arrivée d’un haut [[34]](#footnote-34)fonctionnaire qui dès son arrivée entreprit le harassement de cette pauvre communauté d’exilés. À l’instigation de quelques soi-disant érudits et *d’*autres individus, il créa, jour après jour, des problèmes à ces serviteurs bien que ceux-cin’aient jamais commis aucun acte répréhensible contre l’État et ses peuples ou contraire aux lois et coutumes des citoyens du royaume.

Craignant que les actes de ces transgresseurs produisent des effets contraires à ton jugement souverain, ce serviteur écrivit un bref récit de la situation à Mírzá Sa‘íd Khán[[35]](#footnote-35) des Affaires étrangères. Il aurait pu ainsi le soumettre à la royale présence de sorte qu’aurait été respecté quoique ce soit que tu aies décrété à ce sujet. Un long temps s’écoula, et aucun décret ne fut publié. Les choses en arrivèrent à un point tel que d’imminentes luttes et tueries furent à craindre. Le besoin de protéger les serviteurs de Dieu contraignit quelques-uns d’entre eux à faire appel au gouverneur d’Irak.

Si tu regardais ces évènements avec équité, il serait clair et évident dans le miroir de ton cœur que ce qui arriva était le résultat des circonstances et qu’il n’y avait pas d’autre choix. Sa Majesté elle-même constate que dans toutes les villes où réside un certain nombre de ces gens, l’hostilité de certains fonctionnaires a allumé la flamme de la dispute et de la discorde. Cette âme humble, depuis son arrivée en Iraq, a interdit à tous de s’engager dans la lutte et les dissensions. Les témoins de ce serviteur sont ses actes, et tous savent et peuvent témoigner qu’en Iraq, où vivent ces gens en nombre plus grand que nulle part ailleurs, jamais aucun d’eux n’a outrepassé ses limites, ni agressé ses voisins. Fixant leur regard sur Dieu et plaçant en lui toute leur confiance, ils vivent en paix maintenant depuis plus de quinze ans et, dans tous les évènements qui leur sont arrivés ils se sont montrés patients et résignés à la volonté de Dieu.

Après l’arrivée de ce serviteur en la cité d’Andrinople, quelques individus, d’Iraq et d’ailleurs, s’enquirent du sens de l’expression « porter assistance à Dieu » qui est citée dans les Écritures saintes*.* On donna plusieur*s* réponses, dont l’une est formulée dans ce texte, qui peut prouver clairement, en la cour de ta présence, que ce serviteur n’a d’autre but que de promouvoir l’amélioration et le bien-être du monde. Et si certaines des faveurs divines qui, aussi indigne que je sois, me furent octroyées par le bon plaisir de Dieu ne sont pas évidentes et manifestes, il sera au moins établi que dans sa miséricorde et sa grâce infinies, il n’a pas privé mon cœur de l’ornement de la raison. Voici le passage concernant le sens de « porter assistance à Dieu ».

Il est Dieu. Que sa gloire soit exaltée !

Il est clair et évident que le seul vrai Dieu - Glorifiée soit sa mention ! - est sanctifié au-delà du monde et de tout ce qu’il contient. Par « porter assistance à Dieu » nous n’entendons pas qu’une âme doive se battre ou en affronter une autre. Le souverain Seigneur qui fait ce qui lui plaît a confié le royaume de la création, ses terres et ses mers, aux mains des rois qui sont, selon ce qu’il a décrété, les manifestations de son pouvoir divin. S’ils s’abritaient à l’ombre du Véridique, ils seraient considérés comme du parti de Dieu ; sinon, ton Seigneur sait vraiment et remarque tout.

Ce que Dieu - que son nom soit glorifié - désire pour lui-même, c’est le cœur de ses serviteurs, qui sont les trésors de son amour et de son souvenir ainsi que les châsses de sa connaissance et de sa sagesse. C’est le vœu permanent du Roi éternel de libérer le cœur de ses serviteurs des choses de ce monde et de tout ce qui en dépend afin qu’ils deviennent les dignes bénéficiaires de la splendeur de celui qui est le Roi de tous les noms et de tous les attributs. Ainsi, aucun étranger ne doit être admis dans la cité du cœur afin que l’Ami incomparable puisse entrer dans son foyer. Par là on entend la splendeur de ses noms et de ses attributs, non pas son essence exaltée car ce Roi incomparable a toujours été et sera toujours sanctifié de l’élévation et de l’abaissement.

Il s’ensuit que l’expression « porter assistance à Dieu » ne signifie pas, en ce jour, affronter quelqu’un ou entrer en conflit avec lui. Loin de là ! ce qui est préférable aux yeux de Dieu, c’est que les cités du cœur des hommes, qui sontdirigée*s* par les armées de l’égoïsme et de la passion, soientsoumise*s* par l’épée de la parole, de la sagesse et de la compréhension. Ainsi, quiconque cherche à aider Dieu doit, avant toute chose, conquérir par l’épée du sens spirituel et de l’explication, la cité de son propre cœur, la protéger du souvenir de tout sauf Dieu et ensuite seulement partir à la conquête des cités du cœur des autres.

C’est cela le vrai sens de l’expression « porter assistance à Dieu ». La sédition n’a jamais plu à Dieu, pas plus qu’il n’accepta les actes commis dans le passé par certains sots. Sache qu’être tué dans la voie de son bon plaisir vaut mieux pour toi que tuer. En ce jour, les bien-aimés du Seigneur doivent se conduire parmi ses serviteurs, en sorte que leurs actes guident les hommes vers le paradis du Très-Glorieux. Par celui qui brille à l’orient de sainteté ! Les amis de Dieu ne placent pas et ne placeront jamais leurs espoirs dans le monde et dans ses possessions éphémères. Le seul vrai Dieu a toujours considéré que le cœur des hommes lui appartient d’une manière exclusive. *C’*est aussi une expression de sa miséricorde qui surpasse tout, afin qu’ainsi les âmes mortelles soient épurées et sanctifiées de tout ce qui appartient au monde de poussière et entrent aux royaumes d’éternité. Sinon, ce Roi idéal, en lui-même et par lui-même, se suffit à lui-même et est indépendant de tout. L’amour de ses créatures ne saurait lui profiter et leur malveillance ne saurait lui nuire. Tous viennent de la poussière*,* tous retourneront à la poussière cependant que le vrai Dieu, leseul et l*’*unique, est établi sur son trône, un trône qui est au-delà du temps et de l’espace, sanctifié au-delà de toute parole ouexpression, allusion, description et définition, exalté au-delà de toute notion d’abaissement et de glorification. Celanul ne le sait sauf lui et ceux qui ont la connaissance du Livre. Il n’est de Dieu que lui, le Tout-Puissant, le Bienfaisant.

Mais il revient à la bienveillance du souverain d’examiner tous les problèmes avec l’œil de la justice et de la miséricorde et de ne pas se contenter des accusations sans fondements de certains individus. Nous supplions Dieu d’aider généreusement le roi à accomplir ce qu’il Lui plaît ; en vérité, ce qu’il désire devrait être le désir de tous les mondes.

Plus tard, ce serviteur fut sommé devenir à Constantinople où nous arrivâmes en compagnie de quelquespauvres exilés. Nous n’avons jamais cherché à rencontrer quelqu’un puisque nous n’avions rien à demander et que notre seul but était de démontrer à tous que ce serviteur n’avait pas l’esprit malfaisant et ne s’était jamais associé à des semeurs de discorde. Par Celui qui pousse la langue de tous les êtres à chanter ses louanges, il fallutbien prendre des mesures pour protéger certaines âmes puisque certaines circonstances rendaient difficiles l’installation dans n’importe quel quartier. Mon Seigneur sait ce qui est en moi et il témoigne de la vérité de ce que je dis.

Un roi juste est l’ombre de Dieu sur la terre. Tous devraient chercher refuge à l’ombre de sa justice et se reposer à l’abri de ses faveurs. Il ne s’agit pas d’un sujet particulier ou limité dans ses perspectives*,* que l’on pourrait appliquer à l’un ou à l’autre car l’ombre nous rappelle celui qui la projette. Dieu, glorifié soit son souvenir, s’est appelé lui-même le Seigneur des mondes car il a nourri et nourrit toujours tout le monde. Et glorifiée soit sa grâce qui précède toutes choses créées et sa miséricorde qui surpasse les mondes.

Il est clair et évident que ceux qui se sont associés à cette Cause, qu’elle soit considérée par les autres comme juste ou non, l’ont acceptée comme vraie et qu’ils ont tout abandonné dans leur désir de participer aux choses divines. Qu’ils montrent une telle renonciation dans la voie de l’amour du très-Miséricordieux est un témoignage fidèle et éloquent de la vérité de leurs convictions. A-t-on jamais vu un homme de bon sens sacrifier sa vie sans motif ni raison ? Il est tout aussi improbable de suggérer que ces gens ont perdu l’esprit, car une telle attitude n’est pas l’apanage d’une ou deux personnes. Au contraire, une grande multitude de gens venant de classes différentes burent leur content des eaux vivifiantes de la connaissance divine et, intoxiqués, se précipitèrent, cœur et âme, vers le champ du sacrifice dans la voie du Bien-aimé.

Si ces âmes, qui ont renoncé à tout sauf à Dieu par amour de lui et ont offert leur vie dans son sentier, doivent être vues comme des imposteurs, qu’offrent les autres pour prouver leurs assertions en ta présence ? Feu Ḥájí Siyyid Muḥammad[[36]](#footnote-36) - Que Dieu exalte son rang et le plonge dans l’océan de son pardon et de sa miséricorde ! -- fut l’un des clercs les plus érudits de son temps, l’un des hommes les plus dévot et pieux. Il était si bien considéré que tous le louaient et reconnaissaient sa droiture et sa piété. Pourtant, lors de la guerre avec la Russie[[37]](#footnote-37)lui qui avait signé le décret de la guerre sainte et qui, bannière au vent, avait quitté son pays natal pour défendre sa foi, abandonna, après la violence d’une brève échauffourée, toutes ses bonnes intentions et s’en retourna d’où il était venu. Si seulement le voile pouvait se lever et les yeux des hommes découvrirce qui était jusqu’à présent caché !

Depuis plus de vingt ans, ces gens sont, jour et nuit, victimes du courroux furieux du souverain et les orages impétueux de son déplaisir les ont disséminés dans différents pays. Combien d’enfants devinrent orphelins et combien de pères perdirent leurs fils ! Combien de mères n’eurent pas le courage, sous la peur ou la menace, de pleurer leurs enfants assassinés ! Combien qui, riches et influents le soir, se virent au matin destitués et profondémenthumiliés ! Il n’est pas de pays dont le sol ne soit pas teinté de leur sang et nul endroit du ciel où leurs soupirs ne soient pas montés. Au long des années, les flèches des tourments n’ont cessé de pleuvoir des nuages de la volonté divine et malgré toutes ces calamités, toutes ces tribulations, la flamme de l’amour divin brûle toujours dans leur cœur au point que si l’on déchiquetait leurs corps, non seulement ils n’abandonneraient pas leur amour de celui qui est le Bien-Aimé des mondes, mais ils accueilleraient de tout cœur ce qui peut leur advenir dans le chemin de Dieu.

Ô roi, les brises de la grâce du Très-Miséricordieux ont transformé ces serviteurs et les ont attirés jusqu’à sa Cour sacrée. «Les preuves d’un vrai amour se voient sur les manches de l’amant ». Et pourtant, quelquessoi-disant érudits ont troublé le cœur lumineux du roi de ce jour, concernant ces âmes qui gravitent autour de la tente du Très-Miséricordieux et cherchent à atteindre le sanctuaire de la vraie connaissance. Si seulement Sa Majesté daignait décider que ce serviteur soit mis face à face avec les religieux de ce temps afin qu’il produise des preuves et des témoignages en présence de sa majesté le Shah ! Ce serviteur est prêt et il place en Dieu son espoir que cette réunion sera organisée afin que la vérité de cette question soit claire et évidente devant Sa Majesté le Shah. C’est à toi d’ordonner et je me tiens prêt devant le trône de ta souveraineté. Décide donc, pour ou contre moi.

Dans le Coran*,* son témoignage éternel à tous les peuples du monde, le Très-Miséricordieux affirme : « Souhaitez la mort si vous êtes des hommes de vérité »[[38]](#footnote-38) Vois comme il a désigné le désir de lamort comme preuve de la sincérité ! Et ton jugement lumineux sait clairement, sans aucun doute et avec évidence, lesquels ont choisi, en ce jour, de donner leur vie dans le sentier du Bien-Aimé des mondes. Si l’on écrivait des livres exposant les croyances de ces gens avec le sang qu’ils ont répandu dans le sentier de Dieu - exalté soit sa gloire ! - on pourrait déjà en lire d’innombrables volumes.

Nous osons demander comment il est possible d’attaquer ces gens dont les actes sont en conformité avec leurs paroles et de croire plutôt ceux qui refusent d’abandonner un iota de leur autorité mondaine dans le chemin de celui qui est l’Indépendant*?* Quelques-uns des religieux qui ont déclaré infidèle ce serviteur ne m’ont jamais rencontré. Sans m’avoir jamais vu, sans connaître mon dessein, ils ont parlé et agi selon leur désir. Pourtant, chaque prétention exige une preuve et pas seulement des mots et des étalages d’apparente piété.

À ce propos, plusieurs passages du Livre caché de Fáṭimih -- que Dieu la bénisse ! -- sont pertinents et seront cités en persan afin que certains sujets, jusqu’à maintenant cachés, soient révélés en ta présence. Les personnes à qui s’adresse ce livre, qu’on appelle aujourd’hui *Les paroles cachées*, sont celles qui, bien que connues pour leurs apparentes connaissance et piété, ne sont au fond d*’*eux-mêmes qu’esclaves de l’égoïsme et de la passion.

Il dit : Ô vous qui êtes sots et cependant, passez pour sages ! Pourquoi prenez-vous l’apparence de bergers alors qu’au fond, vous êtes devenus des loups acharnés contre mon troupeau ? Vous êtes comme l’étoile qui précède l’aurore, elle paraît brillante et lumineuse alors qu’elle égare les voyageurs de ma cité sur les chemins de perdition.

De même, il dit : Ô vous qui paraissez justes, mais qui au fond êtes perfides ! Vous êtes comme une eau claire et amère apparemment pure comme du cristal, mais le divin Dégustateur n’en accepte aucune goutte. Certes, le rayon de soleil tombe sur la poussière comme sur le miroir, mais leur reflet diffère comme diffère l’étoile de la terre ; immense est la différence !

Il dit encore : Ô essence de désir ! Bien des fois, à l’aurore, depuis les royaumes de l’infini, je suis venu vers ta demeure et t’ai trouvé sur la couche de repos, occupé avec d’autres que moi. Aussi, tel l’éclair de l’esprit, je suis retourné au royaume de gloire céleste et, dans mes retraites d’en haut, je n’en ai soufflé mot aux armées de sainteté

Et de nouveau, il dit : Ô esclave du monde ! Que de fois, à l’aurore, la brise de ma tendre bonté est passée sur toi et t’a trouvé profondément endormi. Alors, pleurant sur ta condition, elle est repartie d’où elle était venue.[[39]](#footnote-39)

Ainsi, dans l’exercice de la justice royale, il n’est pas suffisant d’écouter le seul plaignant. Dans le Coran, la balance qui distingue sans erreur le vrai du faux, Dieu dit : « Ô vous qui croyez ! Si un méchant homme vous apporte une nouvelle, vérifiez-la de suite, de peur que par ignorance vous ne fassiez du mal à d’autres et que vous vous repentiez ensuite de ce que vous avez fait.»[[40]](#footnote-40) Les saintes traditions contiennent en outre ce conseil : «Ne croyez pas le conteur d’histoires » Certains des religieux qui ne nous ont jamais vu ont mal interprété la nature de notre cause. Mais ceux qui nous ont rencontré témoigneront que ce serviteur ne parle qu’en accord avec ce que Dieu commande dans le Livre et qu’il a rappelé ce verset béni - qu’exaltée soit sa parole *-* : « Nous rejetez-vous seulement parce que nous croyons en Dieu, en ce qu’il nous a révélé et en ce qu’il révéla dans le passé ?[[41]](#footnote-41)

Ô roi de ce temps ! les yeux de ces réfugiés se tournent vers le Très-Miséricordieux et comptent sur sa clémence. Il ne fait aucun doute que ces tribulations seront suivies par une effusion de grâce divine et qu’à ces dures adversités succèdera une prospérité abondante. Nous osons pourtant espérer que Sa Majesté, le Shah, examinera lui-même ces questions et apportera de l’espoir au cœur. Ce que nous soumettons à ta majesté n’est vraiment que pour ton plus grand bien. En vérité, Dieu m’en est un témoin suffisant.

Glorifié sois-tu, ô Seigneur, mon Dieu ! Je témoigne que le cœur du roi est vraiment entre les doigts de ton pouvoir. Si c’est ton souhait, ô mon Dieu, incline le vers la charité et la miséricorde. Tu es, en vérité, le Tout-Puissant, le Très-Exalté, le Très-Généreux. Il n’est de Dieu que toi, le Très-Glorieux, celui dont tous recherchent le secours.

En ce qui concerne les qualités des érudits, il dit : « Si, un érudit reste calme, défend sa foi, réfrène ses désirs et obéit aux commandements de son Seigneur, tous sedoivent de l’imiter... »[[42]](#footnote-42) Si le roi de ce jour méditait cette affirmation, sortie de la bouche de celui qui est l’Aurore de la révélation du Très-Miséricordieux, il réaliserait que ceux qui sont ornés des attributs énumérés dans cette sainte tradition sont plus rares que la pierre philosophale. Il s’ensuit que tout le monde ne peut prétendre à un savoir digne d’être cru.

Concernant les religieux du Temps de la fin, il dit encore : « Les docteurs en religion de ces jours-là seront les religieux les plus vicieuxqu’ont aie vus sous les cieux. D’eux sortira la malfaisance et vers eux elle retournera. »[…]

Si quelqu’un conteste ces traditions ce serviteur entreprendra d’établir leur validité car, par souci de brièveté, on a omis de citer les détails de leur transmission.

Les théologiens qui ont bu à la coupe de la renonciation n’ont jamais fait obstacle à ce serviteur. Ainsi, par exemple, Shaykh Murtaḍá[[43]](#footnote-43) - Que Dieu exalte son rang et fasse qu’il repose à l’ombre de sa grâce ! - nous a traité avec bonté lors de notre séjour en Iraq et n’a jamais parlé de cette cause autrement que selon ce que Dieu permet. Nous supplions Dieu d’aider généreusement chacunà faire sa volonté et son bon plaisir.

Pourtant, ils ont maintenant tous perdu de vue toute autre considération et ils ne font que persécuter ces gens. Ainsi de certaines personnes qui, par la grâce de leur Seigneur, reposent à l’ombre de ta royale miséricorde et jouissent de faveurs innombrables, à qui l’on demanderait : « Quel service avez-vous rendu en retour de ces faveurs royales, avez-vous, par une politique habile, annexé un nouveau territoire au royaume, vous êtes-vous consacrés exclusivement à ce qui assurerait le bien-être du peuple, la prospérité du royaume et la gloire durable de l’État ? », laseule réponse est de désigner en ta royale présence un groupe de gens comme étant, à tort ou à raison, babis et de pratiquer ensuite massacres et pillage. À Tabríz par exemple, comme dans la ville égyptienne de Manṣúríyyih, plusieurs personnes furent ainsi rançonnées, de grandes sommes d’argent volées, et pourtant aucun rapport ne fut fait sur ces évènements à la cour de ta présence.

Tout cela est arrivé parce que, trouvant ces infortunés sans protection, leurs persécuteurs oublièrent les problèmes plus importants et consacrèrent leur tempsà harasser ces malheureux. Nombreuses sont lesconfessions et diverses sont le*s* croyances qui vivent en paix à l’ombre de ta souveraineté. Fais que ces gens soient comptés parmi elles. Ceux qui servent le roi devraient être animés par des buts si élevés et des   
intentions si sublimes qu’ils s’efforceraient constamment de placer toutes les religions *à* (sous*)* l’abri de son ombre et de les administrer en parfaite justice.

Appliquer les lois de Dieu n’est que justice et c’est la source du *bien-être* général. Bien mieux, les lois divines ont toujours été et seront toujours la cause et l’instrument de la protection de l’humanité, ainsi qu’en témoignent ses paroles exaltées : « Dans la punition vous trouverez la vie, ô hommes de compréhension ! »[[44]](#footnote-44) Mais il ne convient pas à la justice de Ta Majesté que tout un groupe soit soumis à la verge de ton courroux pour la fauted’une seule âme. Le seul vrai Dieu -glorifié soit son nom ! - dit : « Aucune ne portera le fardeau d’une autre. »[[45]](#footnote-45) Il est clair et évident qu’en chaque communauté il y a toujours eu et il y aura toujours l’érudit et l’ignorant, le sage et le sot, le débauché et le pieux. Qu’une âme sage et réfléchie commette un acte odieux est très improbable car une telle personne, soit recherche ce monde, soit le rejette. Dans le second cas, il ne regarderait rien d’autre que Dieu et la crainte de Dieu l’empêcherait encore plus de commettre tout acte illégal ou répréhensible. Dans le premier cas, il éviterait certainement tout acte qui alarmerait et ferait peur aux gens, il agirait de telle sorte qu’il gagnerait leur confiance. Il est donc évident que des actes répréhensibles ont toujours été accomplis, et le seront toujours, par des âmes sottes et ignorantes. Nous implorons Dieu d’empêcher ses serviteurs de se tourner vers tout autre que lui et de les attirer vers sa présence. Son pouvoir, en vérité, égale tout.

Loué sois-tu, ô Seigneur mon Dieu ! Tu entends la voix de mes lamentations, tu vois ma condition, ma détresse, mon affliction. Tu sais tout ce qui est en moi. Si je ne lance cet appel que par amour de toi, attire le cœur de tes créatures vers le paradis de ta connaissance et le cœur du souverain vers la droite du trône de ton nom, le Très-Miséricordieux. Ô mon Dieu, accorde-lui une part de cette bonne nourriture qui vient du ciel de ta générosité et des nuages de ta miséricorde afin qu’il renonce à tout et se tourne vers la cour de ta faveur. Aide-le ô mon Dieu, à soutenir ta cause et à exalter ton verbe parmi tes créatures. Renforce-le des armées visibles et invisibles afin qu’il conquière toutes les villes en ton nom et domine, par ta souveraineté et ton pouvoir, tout ce qui vit sur terre. Ô toi qui tiens entre tes mains le royaume de la création ! Tu es l’Ordonnateur suprême du commencement à la fin. Il n’est de Dieu que toi, le Tout-Puissant, le Très-Glorieux, le Très-Sage.

Notre cause a été si dénaturée en ta royale présence que chaque acte inconvenant commit par l’un de ses adeptes, est présenté comme suscité par leurs croyances. Par celui auprès de qui il n’est pas d’autre Dieu*, c*e serviteur a refusé de sanctionner le fait de commettre des actions réprouvées, que dire alors de celles qui sont explicitement interdites dans le Livre de Dieu.

Dieu interdit aux hommes de boire du vin et cette interdiction est révélée et inscrite dans son Livre. Malgré tout et en dépit du fait que les érudits d’aujourd’hui - que Dieu augmente leur nombre ! - ont interdit à tous cet acte misérable, quelques-uns le font toujours. La punition qu’un tel acte appelle, ne doit pourtant s’appliquer qu’aux négligents qui l’accomplissent alors que les nobles Manifestations de la sainteté suprême sont sanctifiées et exemptes de tout blâme. En fait, toute la création visible et invisible, témoigne de leur sainteté.

Ces serviteurs regardent le seul vrai Dieu comme étant celui qui « fait ce qu’il veut »[[46]](#footnote-46)[…]Il n’y a de refuge pour personne et nul abri où se précipiter si ce n’est auprès deDieu ; il n’y a de protection pour personne et nul abri si ce n’est auprès de lui.

La condition essentielle de celui qui avance une prétention c’est de pouvoir la prouver par des preuves et des témoignages évidents. Sinon, le rejet par les hommes, qu’ils soient ignorants ou érudits, n’a et n’a jamais eu d’importance. Les prophètes de Dieu, ces perles de l’océan de l’unité divine et dépositaires de la révélation divine, ont toujours été rejetés et refusés par les hommes. Comme il dit : « Chaque nation couvait de mauvais desseins contre son Messager pour s’en saisir ; on disputait avec des mensonges pour détruire la vérité. »[[47]](#footnote-47) Et aussi : « Aucun messager n’est venu vers eux qu’ils ne l’eussent pris pour l’objet de leurs railleries. »[[48]](#footnote-48)

Considère la révélation de celui qui est le Sceau des prophètes et le Roi des élus - que les âmes de toute l’humanité soient offertes par amour de lui ! Le soleil de vérité s’étant élevé au-dessus de l’horizon du Ḥijáz, grandes furent alors les cruautés que les tenants de l’erreur infligèrent à cette incomparable manifestation du Très-Glorieux ! Leur irréflexion était telle qu’ils considéraient chaque blessure infligée à cet être sacré comme un acte des plus louable, comme un moyen d’arriver à Dieu, le Très-Haut. Car dans les premières années de sa mission les religieux de ce temps, qu’ils fussent juifs ou chrétiens, se détournaient de ce Soleil du ciel de gloire et tous, grands ou petits, s’affairaient à éteindre la lumière de cet Astre de l’horizon du sens spirituel. Le nom de ces religieux sont mentionnés dans les livres anciens ; parmi eux on trouve Wahb Ibn-i-Ráhib, Ka’b Ibn-i-Ashraf, ‘Abdu’lláh-i-Ubayy et d’autres tout pareils.

Les choses en arrivèrent au point où ces hommes se réunirent et conspirèrent pour répandre son sang pur, comme Dieu - glorifiée soit sa mention ! - le dit : « Et souviens-toi quand les infidèles tramaient un complot contre toi, quand ils voulaient te saisir, te tuer ou te chasser, Dieu, à son tour, complota contre eux, et certes Dieu est le plus habile à nouer un complot. »[[49]](#footnote-49) Il dit aussi : « Leur opposition te pèse ; certes, si tu le pouvais, tu désirerais pratiquer un antre dans la terre ou une échelle pour monter au ciel, afin de leur montrer un mirage. Si Dieu voulait, ils se réuniraient tous dans la direction du chemin droit. Ne soit donc pas du nombre des ignorants. »[[50]](#footnote-50) Par Dieu ! le cœur de ses favoris se consume devant le sens de ces deux versets bénis. Ces faits, bien établis et indiscutables, sont oubliés et plus personne, ni hier ni aujourd’hui, ne s’arrête pour réfléchir à ce qui fit les hommes se détourner des Révélateurs de la lumière de Dieu au temps de leur manifestation.

De même, avant l’apparition du Sceau des Prophètes, considère Jésus, fils de Marie. Quand cette manifestation du Très-Miséricordieux se révéla, tous les prêtres accusèrent cette quintessence de la foi d’impiété et de rébellion. Finalement, avec la caution d’Anne, le plus érudit des prêtres de son temps et de Caïphe, le grand prêtre, sa personne bénie souffrit ce que la plume a honte de mentionner et est impuissante à décrire. Le monde entier dans toute sa grandeur ne pouvait plus le contenir et Dieu finit par l’élever jusqu’aux cieux.

Conter en détail l’histoire de tous les Prophètes serait fastidieux.[…]

Ô Shah, si seulement tu pouvais me permettre de t’envoyer ce qui réjouirait les yeux, calmerait les âmes et persuaderait toutes personnes équitables qu’il a la connaissance du Livre […]

Sans le rejet des sots et la connivence des religieux, j’aurais prononcé un discours qui aurait raviles cœurs, les transportant jusqu’en un royaume d’où l’on perçoit dans le murmure des vents : Il n’est de Dieu que Lui ! ». Mais le temps n’est pas encore venu, aussi la langue de mon éloquence est-elle immobile et le vin de l’explication reste-t-il scellé jusqu’à ce que Dieu, par la force de son pouvoir, daigne l’inaugurer. Il est le Tout-Puissant, l’Omnipotent.

Loué sois-tu, ô Seigneur mon Dieu ! Par ton Nom, par lequel tu soumets tous ceux qui sont au ciel et sur la terre, je te demande de protéger la lampe de ta cause au sein du globe de ton omnipotence et de ta généreuse faveur, de crainte que ceux qui sont insouciants des mystères de ton nom, l’Indépendant, ne l’exposent aux coups de la dénégation. Que l’huile de ta sagesse augmente alors la radiance de sa lumière ! Tu as vraiment pouvoir sur tous les habitants de la terre et du ciel.

Ô mon Seigneur, par ton Verbe très exalté qui frappe de terreur le cœur de tous ceux qui sont au ciel et sur la terre, à l’exception de ceux qui tiennent fermement ta Poignée sûre, je t’implorede ne pas m’abandonner au milieu de tes créatures. Élève-moi vers toi, fais-moi entrer à l’ombre de ta miséricorde et donne-moi à boire du vin pur de ta providence afin que je vive sous la tente de Ta Majesté, sous le dais de ta bienveillance. Tu as le pouvoir de faire ce qui te plaît. Tu es vraiment le Secours, l’Absolu.

Ô roi, la lampe de la justice est éteinte et le feu de la tyrannie brûle de tout côté à tel point que mon peuple fut conduit captif de Zawrá’[[51]](#footnote-51)vers Mosul, connue sous le nom (d’Adbá’) *de Ḥadbá’*. Ce n’est pas le premier outrage subi dans la voie de Dieu. Chacun doit examiner ce qui est arrivé aux parents du Prophète lorsqu’on les entraîna, captifs, jusqu’à Damas, connue sous le nom de Fayḥá’. Parmi eux, on trouvait le prince des adorateurs de Dieu, le soutien de ceux qui sont proches de Lui, le sanctuaire de ceux qui recherchent sa présence -- que la vie de tous lui soit offerte en sacrifice ![[52]](#footnote-52)

On leur demanda : «Êtes-vous du parti des Sortants ? »[[53]](#footnote-53) Ils répliquèrent : « Par le Seigneur Tout-Puissant, nous sommes des serviteurs qui croient en Dieu et en ses versets. Grâce à nous, le visage de la foi resplendit de joie. Grâce à nous le signe du Très-Miséricordieux brille. À la mention de nos noms le désert de Baṭḥá[[54]](#footnote-54) se couvre d’eau et l’obscurité qui sépare le ciel et la terre s’évanouit.

On leur demanda : « Avez-vous interdit ce que Dieu a rendu légal, ou permis ce qu’il a interdit ? » Il répondit : « Nous sommes les premiers à suivre les commandements divins. Nous sommes la racine et l’origine de sa cause, le début de tout bien et sa fin. Nous sommes le signe de l’Ancien des Jours et son souvenir parmi les nations »

On leur demanda : « Avez-vous oublié le Coran ? » Il répondit : « C’est dans notre maison que le Très-Miséricordieux le révéla. Nous sommes les brises de Très-Glorieux parmi sa création. Nous sommes les eaux qui jaillissent du très grand Océan et par lesquelles Dieu revivifie la terre, et la revivifiera encore après sa mort. Grâce à nous ses signes se diffusent, ses preuves se révèlent, ses symboles se dévoilent. Nous connaissons ses sens cachés et ses mystères inouïs. »

On leur demanda : « Pour quel crime êtes-vous punis ? » Il répondit : « Pour notre amour de Dieu et notre détachement de tout sauf de lui. »

Que la paix soit sur lui ! Nous n’avons pas relaté ses paroles exactes, nous avons plutôtdispensé quelques gouttes de cet océan de vie éternelle qui gît en elles afin que ceux qui entendent soient ranimés et prennent conscience de ce qui est arrivé aux fidèles de Dieu livrésaux mains d’une génération méchante et égarée. Nous voyons aujourd’hui les gens blâmer les oppresseurs du passé alors qu’eux-mêmes commettent des vilenies encore plus grandes et ne le savent pas !

Dieu m’est témoin que mon but n’est pas de fomenter la sédition mais de purifier ses serviteurs de tout ce qui les empêche de s’approcher de lui, le Seigneur du Jour du jugement. J’étais endormi sur ma couche et voilà que les brises de mon Seigneur, le Très-Miséricordieux, soufflèrent sur moi, me tirèrent de mon sommeil et me forcèrent à élever la voix entre ciel et terre. Cela ne vient pas de moi, mais de Dieu. En témoignent les habitants de son Empire et de son Royaume, ainsi que les citoyens des villes de sa gloire impérissable. Par lui qui est la vérité, je ne crains ni tribulation en son chemin, ni affliction en raison de mon amour pour lui et dans le sentier de son bon plaisir. En vérité, Dieu a voulu que l’adversité soit une rosée matinale pour son vert pâturage et une mèche pour sa lampe qui éclaire le ciel et la terre.

La fortune d’un homme dure-t-elle toujours ? Peut-elle le protéger de celui qui, avant peu, le saisira par les cheveux ? En contemplant ceux qui dorment dans les tombes, couchés dans la poussière, peut-on distinguer le crâne effrité du souverain des os désagrégés d’un de ses sujets ? Par celui qui est le Roi des rois, peut-on faire la différence entre le suzerain et le vassal, entre le riche, le nanti, et celui qui n’avait ni chaussures ni matelas ? Par Dieu ! toute distinction est gommée sauf pour ceux qui défendirent le droit et gouvernèrent avec justice.

Où sont les érudits, les religieux, les potentats du passé ? Que sont devenues leurs vues pénétrantes, leur perception sagace, leurs idées subtiles et leurs sages décisions ? Où sont leurs coffres cachés, leurs ornements prétentieux, leurs couches dorées, leurs tapis et leurs coussins éparpillés ? Disparue à jamais leur génération ! Tous ont péri et, par décret de Dieu, rien ne reste d’eux que poussière disséminée. Dissipée la richesse qu’ils avaient accumulée, dispersées les réserves qu’ils avaient thésaurisées, épuisés les trésors qu’ils avaient cachés ! On ne voit plus que leurs demeures désertes, leurs maisons sans toit, leurs arbres déracinés et leur splendeur flétrie. Aucun homme perspicace nelaissera la richesse le distraire de son objectif ultime*,* aucun homme de compréhension ne laissera la fortune l’empêcher de se tourner vers celui qui possède tout, le Très-Haut.

Où est celui qui dominait partout où brille le soleil, qui vivait avec extravagance, et recherchait les pompes de la terre et de tout ce s’y trouve ? Où est le commandeur de la légion basanéequi portait haut l’étendard doré ? Où est le dirigeant de Zawrá’, le tyran de Fayḥá’?[[55]](#footnote-55) Où sont ceux dont la munificence faisait honte aux trésors de la terre*,* dont les largesses et l’enflure orgueilleuse humiliaient l’océan lui-même ? Où est celui qui leva le bras en signe de rébellion et se retourna contre le Très-Miséricordieux ?

Où sont ceux qui recherchèrent les plaisirs terrestres et les fruits des désirs charnels ? Ou se sont enfuies leurs belles et charmantes femmes ? Où sont leurs arbres ondulants, leurs buissons verdoyants, leurs beaux manoirs, leurs jardins bien dessinés ? Et qu’en est-il des délices de ces jardins : le sol meuble, les brises fraîches, le murmure des ruisseaux, le chuchotement du vent, le roucoulement des colombes et le bruissement des feuilles ? Où sont maintenant leurs matins splendides et les sourires qui éclairaient leurs visages ? Hélas ! ils ont tous péri et reposent maintenant sous un dais de poussière. Nul n’en parle ni ne les mentionne, nul ne connaît leur histoire et rien ne reste de leurs traces.

Quoi ! Va-t-on contester ce dont on est témoin ? Va-t-on nier ce qu’on sait être vrai ? Quelle confusion ! ne voit-on pas qu’on est embarqué pour un voyage dont on ne revient pas ? Va-t-on longtemps encore errer de montagne en vallée, de colline en ravin ? « N’est-ce pas le temps, pour les croyants, d’humilier leur cœur à la mention de Dieu ? »[[56]](#footnote-56) Heureux celui qui a dit ou qui dira : « Oui, par mon Seigneur ! voici que le temps est venu, que l’heure a sonné ! » et qui, ensuite, se détachera de tout ce qui fut et se donnera entièrement à celui qui est le Possesseur de l’univers et le Seigneur de toute la création.

Et pourtant, quelle espérance ! Car rien ne se récolte qui n’ait été semé, et rien n’est relevé qui n’ait été couché[[57]](#footnote-57) si ce n’est par la grâce et les dons du Seigneur. Le monde a-t-il déjà conçu dans son sein celui dont les voiles de gloire ne l’empêchent pas de monter jusqu’au royaume de son Seigneur, le Très-Glorieux, le Très-Haut ? Nous appartient-il encore d’accomplir ces actes qui dissipent nos afflictions et nous rapprochent de celui qui est la Cause des causes ? Nous supplions Dieu de nous traiter avec générosité, non avec justice, et de nous accorder d’être de ceux qui se sont tournés vers leur Seigneur et se sont détachés de tout le reste.

Ô Shah ! J’ai subi dans le sentier de Dieu ce qu’aucun œil n’a vu et aucune oreille entendu. Mes connaissances m’ont répudié et mes chemins se sont étrécis. La fontaine du bien-être s’est asséchée et la demeure confortable est tombéeen ruine. Nombreuses sontles épreuves qui ont plu et pleuvront bientôt sur moi ! Je m’avance, le visage tourné vers le Tout-Puissant, le Très Généreux, tandis que derrière moi rampe le serpent. Mes yeux ont tant pleuré que mes larmes ont trempé ma couche.

Mais ce n’est pas sur moi que je m’attriste. Par Dieu ! ma tête désire ardemment la lance pour l’amour de son Dieu. Je ne suis jamais passé près d’un arbre sans que mon cœur nelui dise : « Ô ! puisses-tu être abattu en mon nom pour que mon corps soit crucifié sur toi, dans le chemin de son Seigneur ! » car je vois les gens errer dans l’affliction et inconscients dansleur stupeur éthylique. Ils adorent leurs passions et ont détrôné leur Dieu. Peut-être ont-ils pris sa cause pour une plaisanterie et la considèrent-ils comme un jouet ou un passe-temps, tout en pensant qu’ils font le bien et vivent en sécurité dans la citadelle de sûreté. Cependant les choses ne sont pas ce qu’ils aiment imaginer : ils découvriront demain ce qu’aujourd’hui ils nient.

Avant peu les riches et les puissants nous banniront du pays d’Andrinople vers la ville d’Acre. On raconte que c’est la plus désolée des villes du monde, la plus désagréable en apparence, au climat le plus détestable et à l’eau la plus immonde. Elle ressemble à une ville de hiboux dans l’enceinte de laquelle on n’entend que leur cri. C’est là qu’ils ont décidé d’emprisonner cet Adolescent, de nous refuser l’accès au bien-être et au confort et de nous priver de tous les bienfaits terrestres pour le reste de nos jours.

Par Dieu ! la fatigue m’abat, la faim m’épuise, la roche nue me sert de lit et les bêtes sauvages sont mes compagnons, mais je ne me plaindrai pas, je le supporterai patiemment comme tantd’autres l’ont supporté avec patience, constance et fermeté par le pouvoir de Dieu, l’éternel Souverain, le Créateur des nations. Et je rendrai grâce à Dieu en toutes circonstance*s*. Nous prions pour que, dans sa bonté, Dieu - loué soit-il - délivre, (à cause de) *par* cet emprisonnement, les hommes des chaînes et des fers, et leur permette de se tourner, avec sincérité, vers la face de celui qui est le Tout-Puissant, le Généreux. Il est prêt à répondre à quiconque l’invoque et il est proche de celui qui communie avec lui. Nous le supplions aussi de faire de cette sombre épreuve un bouclier pour le temple de sa cause et de la protéger des assauts des épées aiguisées et des poignards affûtés. L’adversité a toujours donné lieu à l’élévation de sa cause et à la glorification de son nom. Telle est la méthode de Dieu depuis des siècles et des âges. Ce qu’aujourd’hui les gens ne peuvent comprendre, ils le découvriront bientôt, le jour où leur monture trébuchera, où leurs atours seront repliés, leurs lames émoussées et où leurs pieds achopperont.

Je ne sais pas pendant combien de temps ils éperonneront le destrier de l’ego et des passions pour se perdre dans le désert de l’erreur et de la négligence. La pompe du puissant ou le malheur de l’humilié dureront-ils ? Celui qui repose sur le siège le plus élevé, au pinacle de la gloire et de la puissance, y restera-t-il toujours ? Non ! par mon Seigneur, le Très-Miséricordieux. Tout ce qui est sur la terre passera. Seule restera la face de Dieu, le Très-Glorieux, le Très-Généreux.[[58]](#footnote-58)

Quelle armure n’est pas percée par la flèche de destruction et quel front royal n’est pas dépouillé par la main du destin ? Quelle forteresse résiste à l’approche du messager de la mort, quel trône n’est pas réduit en pièces, quel palais changé en ruines ? Si ces gens goûtaient au vin choisi par la miséricorde de son Seigneur, le Tout-Puissant, l’Omniscient, et mis en réserve pour eux dans l’au-delà, ils arrêteraient leur censure et ne rechercheraient que le bon plaisir de cet Adolescent. Pourtant, ils m’ont caché derrière un voile de noirceur tissé par les mains des désirs oiseux et des vaines imaginations. Avant peu, la main nivéenne de Dieu déchirera la noirceur de cette nuit et ouvrira un grand portail dans cette ville. Alors ils y pénétreront par troupes en proclamant ce que les accusateurs proclamaient dans le passé,[[59]](#footnote-59) ainsi sera manifeste à la fin ce qui apparut au commencement.

Désirent-ils s’attarder ici alors qu’ils ont déjà un pied dans l’étrier ? Veulent-ils revenir alors qu’ils s’en sont allés ? Non, par celui qui est le Seigneur des seigneurs ! pas avant le jour du jugement, le jour où les hommes sortiront de leurs tombes et devront rendre compte. Bienheureux celui qui ne sera pas écrasé par son fardeau ce jour-là, le jour où les montagnes disparaîtront et où tous seront réunis pour être interrogés en présence de Dieu, le Très-exalté. Sévère est-il dans ses punitions !

Nous supplions Dieu de purger le cœur de certains religieux de l’inimitié et de l’hostilité afin qu’ils regardent les choses d’un œil dégagé de mépris. Puisse-t-il les élever jusqu’à un état où ni l’attrait du monde ni la fascination pour le pouvoir ne parviendront à détourner leur regard de l’horizon suprême et où ni les bienfaits terrestres ni les désirs charnels ne les empêcheront d’arriver à ce jour où les montagnes seront réduites en poussière. Ils se réjouissent aujourd’hui des malheurs qui nous atteignent mais bientôt viendra le temps où ils se lamenteront et pleureront. Par mon Seigneur ! si je pouvais choisir entre, d’une part, la richesse et l’opulence, le confort et l’aisance, les honneurs et la gloire qu’ils connaissent et, d’autre part, les adversités et les épreuves qui sont miennes, je choisirais sans hésiter ma présente condition et je refuserais d’échanger un seul atome de ces malheurs contre tout ce qui fut créé dans le monde de l’être.

Si ce n’était pour les épreuves que j’ai subies dans le chemin de Dieu, la vie n’aurait pour moi aucune douceur et mon existence ne m’aurait pas profité. Pour ceux qui sont dotés de discernement et dont les yeux sont fixés sur cette vision sublime, ce n’est pas un secret que je fus, pendant presque toute ma vie, comme un esclave assis sous une épée suspendue par un fil, ne sachant pas si elle tomberait ou non sur moi. Et néanmoins nous remercions Dieu, le Seigneur des mondes et nous le louons toujours et en toutes conditions. En vérité, il est témoin de tout.

Nous supplions Dieu d’étendre largement son ombre afin que le vrai croyant et l’amoureux sincère s’y abritent. Puisse-t-il offrir aux hommes les fleurs de sa bonté et les étoiles du ciel de sa providence. Nous prions Dieu, de plus, d’aider avec bienveillance le roi à faire Sa volonté et Son bon plaisir et de le confirmer dans ce qui le rapprochera de la Source des noms de Dieu les plus excellent*s*. Ainsi il ne cèdera pas à l’injustice à laquelle il assiste, il verra ses sujets avec des yeux pleins de tendresse et il les protègera de l’oppression. Nous supplions encore Dieu, exalté soit-il, de réunir toute l’humanité autour du Golf de ce Très-Grand Océan dont chaque goutte proclame qu’il est le messager de joie pour le monde et le vivificateur de tous ses peuples. Loué soit Dieu, le Seigneur du jour du jugement.

Enfin nous supplions Dieu, exaltée soit sa gloire, de te permettre d’aider sa Foi et de te tourner vers sa justice afin que tu juges entre les gens comme tu jugerais entre les membres de ta famille, afin que tu choisisses pour eux ce que tu choisirais pour toi-même. Il est le Tout-Puissant, le Très-Exalté, le Secours, l’Absolu.[[60]](#footnote-60)

Maintenant que l’occasion se présente, il serait à propos d’introduire brièvement dans ce traité quelques-uns des préceptes de Bahá’u’lláh qui se trouvent dans les écrits et épîtres, de manière que les principaux principes et les usages, ainsi que leur fondement et leur base soient exposés et rendus compréhensibles. Ces textes proviennent de nombreux écrits.

Parmi eux (se trouve) :

Fréquentez toutes les religions dans l'amitié et la concorde, afin qu'elles puissent respirer sur vous les doux parfums de Dieu. Veillez à ce que, parmi les hommes, la flamme de l'ignorance stupide ne vous domine. Toutes les choses procèdent de Dieu et retournent à Lui. Il est la Source de toutes choses et, en Lui, toutes choses finissent.[[61]](#footnote-61)

Et on trouve entre autres :

On vous interdit la sédition et la querelle dans les livres et les lettres ; par là je ne désire rien d’autre que votre exaltation et votre élévation, m’en sont témoins le ciel et ses étoiles, le soleil et son rayonnement, les arbres et leurs feuilles, les océans et leurs vagues, la terre et ses trésors. Nous demandons à Dieu de perpétuer ses saints et de leur donner la force de faire ce qui convient à ce rang béni, précieux et merveilleux, et nous lui demandons d’assister ceux qui m’entourent d’agir en conséquence de ce qui leur a été commandé de la part de la Plume suprême.[[62]](#footnote-62)

Et parmi eux on trouve :

Le plus beau fruit de l’arbre de la connaissance est cette parole sublime : Vous êtes les fruits d’un même arbre, les feuilles d’une même branche. Que l’homme ne se glorifie pas d’aimer son pays, mais plutôt d’aimer son prochain.[[63]](#footnote-63)

Et parmi eux on trouve :

Élever son fils, ou le fils d’un autre, équivaut à élever mon propre fils et mérite ma gloire, ma tendre bonté et ma miséricorde qui enveloppent le monde. (7e splendeur)

Et parmi eux on trouve :

Ô peuple de *Bahá* ! vous êtes l’orient de l’amour de Dieu, l’aube de sa tendre bonté. Ne souillez pas votre langue en insultant et en injuriant une âme, et protégez vos yeux contre la malséance. Faites part de ce que vous possédez. Si cela est reçu favorablement, vous avez atteint votre but ; si ce n’est pas le cas, il est vain de protester. Laissez cette âme à elle-même et tournez-vous vers le Seigneur, le Protecteur, l’Absolu. Ne soyez pas cause de griefs, encore moins de discordes et de conflits. Je chéris l’espoir que vous receviez une éducation véritable à l’ombre de l’arbre de sa tendre miséricorde et que vous agissiez conformément à ce que Dieu désire. Vous êtes tous les feuilles d’un seul arbre, les gouttes d’un seul océan.[[64]](#footnote-64)

Et parmi eux on trouve :

Ne faites pas de la religion une cause de dissensions et de luttes car son but, révélé des cieux de la sainte volonté de Dieu, est d’établir l’unité et la concorde parmi les peuples du monde. La religion de Dieu et sa loi divine sont les instruments les plus puissants, les moyens les plus sûrs, pour que se lève parmi les hommes la lumière de l’unité. Le progrès du monde, le développement des nations, la tranquillité des peuples et la paix sur terre sont des principes, des ordonnances de Dieu. La religion accorde à l’homme le plus précieux des présents, lui offre la coupe de la prospérité, lui accorde la vie éternelle et comble l’humanité de bienfaits impérissables. Il appartient aux dirigeants du monde, et en particulier aux membres de la Maison de justice de Dieu, de s’évertuer à sauvegarder son rang, promouvoir ses intérêts et rehausser sa position aux yeux du monde. De même, il leur faut s’enquérir des conditions de vie de leurs sujets et s’informer des affaires et activités menées par les diverses communautés sous leur autorité. Nous appelons les manifestations du pouvoir de Dieu, souverains et dirigeants, à tout mettre en œuvre, à faire tout ce qu’ils peuvent pour bannir la discorde et illuminer le monde de la lumière de l’harmonie.

Il incombe à chacun d’adhérer fermement à ce qui coule de notre Très-Glorieuse-Plume et de l’observer. Dieu, le Véritable, m’en est témoin et chaque atome de l’existence est là pour l’attester : nous avons clairement exposé les moyens de favoriser l’élévation, le progrès, l’éducation, la protection et la régénération des peuples de la terre, moyens qui sont révélés par la Plume de gloire dans les saints Livres et les saintes Tablettes.

Nous prions Dieu de bien vouloir aider ses serviteurs. Cet Opprimé attend de tous équité et justice. Que nul ne se contente d’écouter ; que chacun médite plutôt sur ce que cet Opprimé révèle. Je le jure par le Soleil de la parole qui luit à l’horizon du royaume du Très-Miséricordieux : nous ne nous serions pas prêté à la censure, la moquerie et la calomnie des hommes s’il y avait eu quelqu’un d’autre pour parler et expliquer.[[65]](#footnote-65)

Par ces paroles, un aperçu des principes, des idées, du comportement et des intentions de cette communauté est entre les mains des gens ; car si l’on cherche la vérité à ce sujet et si l’on s’en tient aux histoires que les gens racontent, la vérité restera toujours cachée, en raison de leurs différences au point de parfois se contredire. C’est pourquoi il vaut mieux découvrir les principes et les intentions de cette communauté dans leurs écrits, leurs livres et leurs épîtres. Il n’y a pas d’autorité ni de preuve ni de textes supérieurs à ceux-ci, car c’est le fondement des fondements, et le critère ultime. On ne peut juger le général par les paroles ou les actions d’individus, car la diversité des situations est l’une des particularités et des conditions de l’espèce humaine.

En tout état de cause, au commencement de l’an mil deux cent quatre-vingt-cinq (A.H.),[[66]](#footnote-66) ils transférèrent Bahá’u’lláh et tous ceux qui étaient avec lui, d’Andrinople à la prison de Saint Jean d’Acre, et Mírzá Yaḥyá à la forteresse de Famagusta, et où ils restèrent. Mais au bout de quelques temps, en Perse, plusieurs personnes qui faisaient preuve de discernement dans l’appréciation des affaires, des personnes connues pour leur sagesse en matière de politique, conscientes et au fait de la vérité sur ce qui s’était passé, du début jusqu’à la fin, entreprirent des démarches auprès de sa Majesté le roi et dirent : « Ce qui jusqu’à présent a été rapporté, raconté, assuré et affirmé à votre Présence royale au sujet de cette communauté a été tantôt exagéré, tantôt une invention (des narrateurs) en vue de servir leurs dessins individuels et leurs avantages personnels. S’il se trouve que sa Majesté le roi, en sa noble personne, veuille bien examiner lui-même ce qu’il en est, il est certain que les faits seront éclaircis, démontrant que cette communauté n’avait aucune intention terrestre ni aucun motif politique. Le pivot de leur mouvement et de leur objectif, et celui de leur rôle et de leur conduite se limite uniquement à des questions spirituelles et de conscience ; cela ne concerne pas les affaires du gouvernement ni les pouvoirs du trône ; leurs principes ont pour but d’ôter les voiles, de vérifier les signes, d’éduquer les âmes, de réformer les caractères, de purifier les cœurs et d’éclairer par les rayons édifiants. Ce qui convient à la dignité royale et au diadème de la gouvernance mondiale, c’est de faire en sorte que tous les sujets de toutes classes et croyances soient l’objet de la générosité et (demeurent) à l’abri de la justice du Roi dans la plus grande paix et la prospérité. Car l’ombre divine est le refuge pour tous les habitants de la terre et l’abri pour toute l’humanité ; elle n’est pas limitée à un groupe. En particulier, la vraie nature et la véritable doctrine de cette communauté sont (maintenant) devenues évidentes et connues, tous leurs écrits et traités (nous) sont parvenus fréquemment et devraient être gardés entre les mains du gouvernement. S’ils sont lus attentivement, leur vérité profonde apparaîtra au grand jour. Ces pages sont pleines d’interdits de sédition, (de recommandations) de bonne conduite au sein de l’humanité, d’obéissance, de soumission, de loyauté, de concorde, d’acquisition de qualités louables et d’encouragements à se parer d’actions et de traits de caractère dignes d’éloges. Ils n’ont aucun rapport avec les problèmes de politique, ils ne discutent pas non plus de ce qui pourrait mener au trouble et à la sédition. Dans de telles circonstances, un gouvernement juste ne (trouvera) aucune excuse, et n’aura aucun prétexte (à continuer de persécuter cette communauté) à moins (de se donner le droit) d’interférer en matière de conscience, ce qui est du domaine privé du cœur et de l’âme. Et en ce qui concerne cette affaire, il y a (déjà) eu beaucoup d’interférence, et de nombreux efforts ont été faits. Que de sang versé ! Que de têtes pendues ! Des milliers de gens ont été tués ; des milliers de femmes et d’enfants sont devenus sans abri ou captifs ; nombreux sont les édifices qui ont été mis en ruine ; et combien de gens et de familles nobles ont perdu leurs chefs et leurs foyers ! Pourtant, rien n’a été résolu et aucun avantage n’a été gagné ; aucun remède n’a été découvert contre ce mal, aucun onguent à cette plaie. (Assurer) la liberté de conscience et la paix du cœur et de l’âme est un des rôles du gouvernement qui a été, de tout temps, la cause de progrès dans le développement et la supériorité sur d’autres pays. D’autres pays civilisés n’ont pas atteint cette prééminence, ni ce haut degré d’influence et de pouvoir, et il en sera ainsi jusqu’à ce qu’elles mettent de côté les querelles de communautés et traitent toutes les classes selon les mêmes normes. Tous appartiennent à un peuple, une nation, une espèce. L’intérêt commun est une égalité totale, la justice et l’égalité pour le genre humain sont les meilleurs moyens de promouvoir l’autorité et les principales raisons d’expansion et de conquête. Si des signes de malveillance apparaissent dans n’importe quelle section des habitants de la terre, un châtiment rapide est attendu d’un gouvernement juste, tandis qu’une personne qui se ceint les reins pour s’efforcer d’atteindre l’excellence mérite les faveurs royales et de splendides cadeaux. Les temps ont changé, les besoins et les coutumes du monde ont changé. Intervenir dans les croyances et la religion de chaque pays causerait des préjudices manifestes, alors que la justice et le même traitement pour tous les peuples sur la face de la terre sont les moyens de promouvoir le progrès. Il est bien d’exercer de la prudence par rapport aux factions politiques, et de manifester crainte et appréhension à l’égard des groupes matérialistes ; car les sujets qui préoccupent les pensées des premières sont (des tentatives) d’interférence dans les sujets politiques et (besoin) d’ostentation, alors que la conduite des derniers est subversive quant à la sécurité et de la tranquillité. Mais cette communauté a un chemin bien tracé, est fermement établie dans sa conduite et dans sa foi. Ils sont pieux, dévoués, tenaces et constants à tel point qu’ils donneraient leur vie de plein gré, cherchant tous les moyens pour plaire à Dieu. Ils s’astreignent dans leurs efforts et sont fervents dans leurs entreprises ; ils sont l’essence même de l’obéissance et sont des plus patients en temps de crises et de troubles ; ils sacrifient leur existence et ne se plaignent ni ne pleurent ; ce qu’ils expriment est, en vérité, l’aspiration secrète du cœur et ce qu’ils recherchent, ils le trouvent sous la direction d’un chef. C’est pourquoi il importe de prendre en considération leurs principes et leur chef, et ne pas faire d’un détail un prétexte. La conduite de ce chef, les enseignements de ses épîtres et l’esprit de ses écrits sont très clairs et bien connus, la ligne de conduite de cette communauté est évidente et aussi claire que le soleil. De ce qui était possible et praticable par voie de découragement, de dissuasion, d’éradication, d’intimidation, de blâme, de massacre, de bannissement et de flagellation, rien ne fut épargné, pourtant rien n’y a fait. Dans d’autres pays, lorsqu’ils notèrent que la sévérité et la persécution, dans des cas semblables, ne faisaient que stimuler et inciter, et se rendirent compte que ne pas payer attention était plus efficace, ils calmèrent le feu de la révolution. Ils proclamèrent universellement les droits à l’égalité de tous les cultes et la liberté pour toutes les classes d’Est en Ouest. Ces clameurs et ces cris, ce vacarme et cette conflagration sont les conséquences d’instigation, de tentative, d’incitation et de provocation. Pendant trente ans, il n’y avait eu aucun bruit d’émeute ni de rébellion, ni aucun signe de sédition. Malgré l’augmentation du nombre des adhérents, la croissance et la prolifération de ce mouvement, grâce à de multiples admonitions et encouragements à la vertu, cette communauté se trouve toujours dans le plus grand calme : ils ont fait de l’obéissance leur image de marque, et sont, dans la plus grande soumission et subordination, les loyaux sujets du roi. Sur quelle base légale le gouvernement peut-il les molester davantage, ou se permettre leur faire des affronts ? De plus, interférer dans la conscience et les croyances des gens en persécutant les membres des différents cultes, est un obstacle à l’expansion du royaume et à la conquête d’autres pays, une entrave à la multiplication des sujets, et est contraire aux principes établis de la monarchie. Durant la période pendant laquelle le puissant gouvernement de Perse ne s’est pas préoccupé de la conscience (des hommes), plusieurs sectes entrèrent et se placèrent sous la bannière du grand roi, (de nombreux) différents peuples connurent la tranquillité et servirent sous la protection de ce puissant gouvernement. L’étendue du pays augmentait de jour en jour ; la plus grande partie du continent asiatique se trouvait sous sa juste administration ; et la majorité des religions et races étaient (représentée) parmi les sujets de celui qui portait sa couronne. Mais, lorsque vinrent l’usage d’interférer dans les croyances de tous les groupes religieux et l’habitude de poser des questions sur les pensées des gens, le grand territoire dominé par l’empire perse diminua, plusieurs provinces et vastes régions lui échappa au point de perdre la province de Túrán, l’Assyrie et la Chaldée, jusqu’à ce que - pourquoi tant de prolixité ? - la plus grande partie des régions du Khurásán tombèrent aussi hors des mains du gouvernement de Perse, à cause de l’interférence sur les sujets de conscience et du fanatisme de ses gouverneurs. Car telle est la véritable cause de l’indépendance afghane et de la révolte des tribus turcomanes, sinon ils ne se seraient jamais séparés de la Perse. Face à son évidente nocivité, quel besoin y a-t-il de persécuter les innocents ? Mais, si l’on devait mettre en vigueur les sentences (des docteurs de religion), personne n’échapperait aux chaînes et aux fers, ni au fil de l’épée, car en Perse, en plus de cette communauté, il existe des sectes diverses, comme les Mutasharris, les Shaykhís, les Ṣúfís, les Nuṣayrís, et d’autres encore qui considèrent toutes les autres comme des infidèles et les accusent de crime. En de telles circonstances, quel intérêt y a-t-il à ce que le gouvernement persécute l’une ou l’autre, ou bien s’inquiète quant aux idéaux et à la conscience de ses sujets et de son peuple ? Tous sont les sujets du roi, et tous sont à l’abri de sa protection royale. Tout qui écoute et obéit ne devrait pas être inquiété ni molesté, alors que ceux qui sont rebelles et désobéissent, méritent des châtiments de la part de sa Majesté le roi. Par dessus tout, les temps ont totalement changé, et les principes et les institutions ont subi des modifications. Dans tous les pays de telles actions ont empêché le développement et le progrès, et causé le déclin et la détérioration. L’agitation violente qui s’est abattue sur les fondements du gouvernement oriental, est en vérité due à ces lois et ces habitudes d’interférence ; alors que cet état qui domine l’Atlantique et la Baltique, et dont le siège se trouve dans les régions les plus éloignées dans le Nord a, grâce à sa manière équilibrée de traiter ses différents sujets, et grâce à l’établissement de droits uniformément égaux pour toutes les nationalités, acquis de grandes colonies réparties sur les cinq continents.[[67]](#footnote-67) Où donc est-elle cette petite île de l’Atlantique Nord, et où est le vaste territoire des Indes orientales ? Comment obtenir une telle expansion si ce n’est par une justice équitable envers tous les peuples et classes ? En tout cas, grâce à des lois justes, à la liberté de conscience, au traitement uniforme et à l’équité envers toutes les nationalités et tous les peuples, ils ont effectivement dominé presque toutes les parties habitées du monde, et ont, grâce à ces principes de liberté, augmenté peu à peu leur force, leur pouvoir, et étendu leur empire, pendant que la plupart des peuples de la terre célèbrent le nom de ce pays pour sa justice. Quant au zèle religieux et à la vraie piété, leur pierre de touche et leur preuve sont la fermeté et la confiance dans les qualités nobles, les vertus, les perfections, qui sont les plus grandes bénédictions de l’espèce humaine ; non pas l’interférence avec les croyances de telle ou telle personne, la démolition d’édifices, la mutilation de l’espèce humaine. Au Moyen Age, dont le début fut la chute de l’Empire romain et la fin l’invasion de Constantinople par la main (des disciples) de l’islam, une intolérance acharnée et une agression se manifestèrent de tous côtés et dans (tous) les pays d’Europe, en raison de l’influence prépondérante des chefs religieux. Les choses en arrivèrent à un tel point que l’édifice de l’humanité sembla vaciller vers sa fin, et la paix et le confort des chefs et vassaux, rois et sujets, se dissimuler derrière le voile de l’anéantissement. Nuits et jours, tous étaient sujets à l’appréhension et l’inquiétude, la civilisation était tout à fait compromise, le contrôle et l’ordre des pays étaient négligés, les principes et les bases de la joie de l’humanité étaient inexistants, les fondements de l’autorité royale étaient incertains, alors que l’influence et le pouvoir des chefs religieux et des moines étaient partout prépondérants. Lorsqu’ils écartèrent ces différences, ces persécutions et cette bigoterie de leur esprit, et qu’ils eurent proclamé les droits égaux pour tous les sujets et la liberté de conscience de l’être humain, les lumières de la gloire et du pouvoir s’allumèrent, et brûlèrent à l’horizon de ce royaume de telle manière que ces pays firent des progrès dans toutes les disciplines ; et alors que la plus grande monarchie d’Europe avait été servile et s’était abaissée devant le plus petit gouvernement d’Asie, les grands états de l’Asie sont maintenant incapables de s’opposer aux petits états d’Europe. Ce sont là des preuves valides et suffisantes que l’esprit de l’homme est sacré et doit être respecté ; et que ce genre de liberté produit une largesse d’esprit, des progrès moraux, des améliorations de conduite, des découvertes sur les secrets de la création et la révélation des vérités cachées du monde contingent. De plus, si un examen de conscience, qui est une des choses les plus intimes du cœur, est effectué dans ce monde à quelle autre récompense peut-on s’attendre dans la cour de justice divine au jour de la résurrection ? Les convictions et les idéaux font partie du domaine de compréhension du Roi des rois, pas de celui des rois ; et l’âme et la conscience sont entre les mains du Seigneur des cœurs, pas dans celles de (ses) serviteurs. Dans le monde de l’existence, on ne peut trouver deux personnes unanimes à tous les degrés (de la pensée) et dans toutes leurs croyances. “Les chemins qui mènent à Dieu sont comme le nombre de souffles de (ses) créatures” est une vérité mystérieuse, et “Nous avons établi des rites pour chaque communauté”[[68]](#footnote-68) est l’une des subtilités du Coran. Si cette grande énergie et ce temps précieux qui ont été utilisés à persécuter les autres religions, et dont aucun effet ni résultat n’ont été obtenu, avaient servi à renforcer la base de la monarchie, à fortifier le trône impérial, à rendre prospère les royaumes du souverain, et à stimuler les sujets du roi, les territoires royaux seraient rapidement devenus prospères, le germe de la conspiration du peuple aurait été noyé par la générosité de la justice princière, et la splendeur du royaume de Perse serait devenu aussi évidente que le lever du soleil à l’horizon du monde. »

Ces questions et considérations ont, en tout cas, été rapportées par certaines personnes. Mais retournons à notre sujet d’origine. Le personnage royal était heureux de s’enquérir lui-même des secrets cachés. D’après le compte-rendu qui lui avait été remis, il est clair et évident que la plupart des suspicions provenaient d’intrigues de personnes dont l’influence leur permettait de fabriquer continuellement des histoires sous couvert du voile de la fantaisie, ce qui avait jeté la suspicion sur la communauté, et qui, pour obtenir des avantages personnels et maintenir leur position, étaient enclins à faire des grains de poussière ressembler à des sphères, et des pailles à des montagnes, dans le miroir de leur imagination. Il n’y avait aucun fondement à ces suspicions, ni aucune preuve ou semblant de preuve à ces assertions. De quel pouvoir et de quel talent sont dotés les gens désespérés, et quelle bravoure et quelle force ont les pauvres sujets, lorsqu’ils tentent de blesser ou de porter atteinte au roi souverain, ou de s’opposer aux forces militaires de la couronne ?

À partir de ce moment, et jusqu’à nos jours, troubles et sédition ont diminué en Perse, et les clameurs et les querelles ont cessé ; bien qu’en de rares occasions, certains docteurs officiels, pour se procurer certains avantages personnels, attisent le peuple, provoquent un tollé général, et avec importunité et ténacité, molestent un ou deux individus de cette communauté, comme c’est arrivé il y a dix ou douze ans à Ispahan. Il y avait parmi les habitants d’Ispahan, deux frères, siyyids de Ṭabáṭabá, Siyyid Ḥasan et Siyyid Ḥusayn, connus dans cette région pour leur piété, leur fiabilité et leur noblesse ; hommes riches et commerçants, ils étaient parfaitement cordiaux et courtois envers tous. De toute évidence, personne n’avait observé chez aucun d’entre eux aucun écart de ce qui le mieux, encore moins une conduite ou comportement qui mérite tourments ou châtiments ; car, comme on l’a déjà raconté, ils étaient reconnus par tous (les gens importants) pour leurs qualités admirables et dignes de louanges, et leurs actions étaient des exhortations et des admonitions. Ces deux hommes avaient entrepris des affaires avec Mír Muḥammad Ḥusayn, l’Imám-Jum‘ih d’Ispahan ; et lorsqu’ils firent leurs comptes, il se trouva qu’il leur devait dix-huit mille túmáns. Ils cessèrent donc toute (autre) transaction, écrivirent une lettre de créance de ladite somme, et tentèrent de se faire payer. Cette affaire ennuya l’Imám-Jum‘ih, qui passa au stade de la colère. Se trouvant en dette, et n’ayant aucun autre recours que de payer, il se mit à crier : « Ces deux frères sont des bábís et méritent une punition sévère de la part du roi. » Une foule attaqua aussitôt leur habitation, pilla et vola tous leurs biens, mit leur femme et leurs enfants dans la détresse, s’empara de leurs possessions et les abîma. Puis, craignant que la punition ne soit déférée sur les marches du trône royal et que leurs langues se délient, exigeant un redressement, il (l’Imám-Jum‘ih) se mit à penser à une méthode pour les tuer. Il persuada donc certains docteurs de coopérer avec lui, et ils prononcèrent la peine de mort. Ensuite, ils arrêtèrent les deux frères, leurs mirent des chaînes et les amenèrent devant un tribunal. Pourtant, bien qu’ils aient cherché une accusation quelle qu’elle fût, ils ne leur trouvèrent aucune faute, ni ne découvrirent de prétexte. À la fin, ils dirent, « Vous devez renoncer à cette foi, ou vos têtes tomberont sous l’épée du châtiment. » Bien que des personnes présentes les suppliaient en disant : « Dites simplement “Nous ne sommes pas de cette communauté”, et cela suffira, ce sera votre moyen de délivrance et de protection, » ils ne consentirent aucunement, confirmèrent au contraire par des déclarations éloquentes et ferventes, ce qui mit la colère et la violence de l’Imám-Jum‘ih en ébullition, et n’étant pas satisfait de les tuer et de les détruire, fit infliger des indignités à leurs corps, dont les détails sont en deçà du langage convenable. En vérité, le sang de ces deux frères fut répandu de telle manière que même le prêtre chrétien de Julfá se lamenta et pleura ce jour-là ; et cet événement s’était passé de telle manière que tous pleurèrent sur le sort des deux frères, car jamais dans leur vie, ils n’avaient fait de mal, pas même à une fourmi, alors que, d’après le rapport général, ils avaient dépensé leurs biens à aider les pauvres et les gens en détresse lorsque la famine régnait en Perse. Pourtant, malgré cette réputation, ils avaient été massacrés si cruellement au milieu du peuple !

Mais pendant longtemps, la justice du Roi a prévalu et s’est maintenue et maintenant, personne n’ose plus faire de telles cruautés.

### GLOSSAIRE

**Adhán** : Appel à la prière musulmane.

**Alif** : En transcription arabe et persane, la première lettre de l’alphabet, une ligne droite verticale. Aussi utilisée comme le symbole de Dieu, l’Unique Bien-aimé.

**Amír** : (Emir) Seigneur, prince, commandant, gouverneur.

**Áqá** : Titre signifiant mullá ou monsieur.

**Chef des Martyrs** : Husayn, fils de ‘Alí et de Fátima, fille du Prophète Muḥammad. Troisième Imám, il fut martyrisé à Karbilá le 10 Octobre 680.

**Elburz** : Chaîne de montagnes dans le nord de l’Iran.

**Farrásh** : Valet de pied, attendant.

**Furqán** : Ce qui distingue la vérité du mensonge, dans le Coran 25 :1 *Le discernement*.

**Gabr** : Nom donné par les musulmans aux zoroastriens.

**Ḥájí** : Titre donné à un musulman qui a fait le pèlerinage de La Mecque.

**Husayn ibn Rúh** : Une des « Quatre Portes. » Voir « l’Occultation ».

**Ibn Mihríyár** : Un natif d’Ahváz, qui aurait été en contact avec l’Imám caché durant l’Occultation mineure. Il n’était pas une des « Portes » dont voici les noms ‘Uthmán ibn Sa‘íd ; son fils Muḥammad ibn ‘Uthmán ; Husayn ibn Rúh ; et ‘Alí ibn Muḥammad Símarí. Voir « l’Occultation ».

**Imám-Jum‘ih** : Chef des mullás du village ou de la ville ; ils dirigent la prière dans la mosquée cathédrale, ou mosquée du vendredi.

**Ja‘far** : Ja‘far-i-Ṣádiq (d.140 A.H. / 757A.D.), le sixième Imám, empoisonné sur l’ordre donné par le calife Mansúr.

**Jour de l’Invocation** : Le « Jour du cri mutuel » cité dans le Saint Coran 40 :34, le jour du Jugement dernier.

**Kalántar** : Maire.

**Kashkúl** : Bol d’aumônes des derviches qui s’accroche à une chaîne, traditionnellement fabriquée dans une noix de coco.

**Kawthar** : Fleuve du Paradis, dans lequel toutes les rivières prennent leurs sources. Voir le Saint Coran 108 :1.

**Khán** : À l’origine, un titre donné aux nobles ou aux chefs de tribus ; par extension un titre honorifique attribué à un gentilhomme.

**Kuláh** : Chapeau en peau de mouton porté par les employés du gouvernement et les civils persans.

**Lignée pure** : Un siyyid, ou descendant du prophète Muḥammad.

**Livre perspicace** : Le Coran (qui signifie *Le Livre qui doit être lu*).

**Loi perspicace** : aussi appelée simplement La Loi ou Loi de l’islam.

**Main Blanche :** Lorsque Moïse retira sa main de son manteau devant Pharaon, elle était devenue miraculeusement blanche et lumineuse. (Voire Exode chap. 4 :6 et Le Coran, sourate 7 :105.)

**Mihdí** : Celui qui est inspiré. Titre attribué au douzième Imám.

**Mírzá** : Contraction de Amír-Zádih, signifiant fils d’un émir. À la suite d’un nom cela signifie prince, précédant un nom, il signifie simplement monsieur.

**Mujtahid** : Docteur de la Loi musulmane, qualifié pour rendre des jugements sur des questions aussi bien légales que théologiques.

**Mullá** : Religieux de l’islam.

**Occultation** : Etat de ce qui est caché à la vue (*ghaybat*). Selon les croyances chiites, l’Occultation mineure a commencé en 260 A.H. / 872 A.D., à la suite de la disparition du douzième Imám, alors qu’il était encore enfant. Durant cette période l’Imám caché était encore accessible à travers quatre « Portes », ou *Abváb* (pluriel de *Báb*). Cette période dura soixante-neuf ans (260 A.H. / 872 A.D.-329 A.H. / 939 À.D). L’Occultation majeure devait durer de la mort de la « Quatrième Porte » au retour du douzième Imám. Le douzième Imám est supposé avoir vécu dans l’une des deux villes mystérieuses de Jábulqá ou Jábulsá, et avoir disparu à Sámarrá sur le Tigre.

**Point** : Selon les mystiques persans, toute écriture émane d’un seul point de calligraphie sur la page. Le Báb est le Point primal, « duquel descendent toutes choses créées. »

**Prince des Adorateurs** : ‘Alí ibn Husayn, porteur du titre Zaynu’l-‘Abidín († 95 A.H. / 712 A.D.), le quatrième Imám. Voir p.40

**Qá’im** : Celui qui s’élève, le Promis des chiites. Un des titres du Báb.

**Quatrième support** : Le *Rukn-i-Rábí‘* – Quatrième Pilier ou Support - un homme parfait, qui habiterait toujours parmi les chiites et serait un constant Canal de la Grâce divine.

**Religion perspicace** : L’islam.

**Sceau des prophètes** : Muḥammad, voir le Coran 33 :40. Pour les musulmans, ce titre signifie qu’aucun autre prophète n’apparaîtra plus, ce ne serait qu’un réformateur ; pour les bahá’ís, cela veut dire que Muḥammad a achevé le cycle prophétique, le cycle actuel étant celui de l’accomplissement, comme promis dans les Livres saints des religions précédentes.

**Seigneur de l’Age** : Le *Sáhibu’z-Zamán*, un des titres donnés au douzième Imám. Le Báb, pour les bahá’ís.

**Shaykh** : Vieil homme vénérable ; homme d’autorité ; ancien, chef, professeur, supérieur de l’ordre des derviches.

**Shaykhí** : Secte de l’islam chiite, fondée par Shaykh Aḥmad de Ahsá.

**Shaykhu’l-islam** : Président du tribunal religieux nommé par le Chah dans chaque grande ville.

**Shikastih** : Sorte d’écriture en cursive, ou semi sténographie, qui aurait été inventée par un gouverneur de Hirát vers la fin du dix-septième siècle.

**Siyyid** : Titre donné aux descendants du prophète Mohammad.

**Sufyán** : Un homme au visage horrible, dont l’apparition serait un signe de la venue du Jugement dernier. Il doit régner huit mois durant, tenant cinq villes en son pouvoir.

**Tá** : Téhéran – « l’aurore de la gloire » - dérivé de la première lettre de son nom.

**Tombeaux suprêmes** : ‘Atabát ‘Alíyát - terme par lequel les musulmans chiites désignent les villes de Kázimayn, Najaf, et Karbilá (où un grand nombre des saints Imáms sont enterrés) généralement appliqué aussi à l’est de l’Irak avec Bagdad comme point central.

**Túmán** : Unité monétaire perse.

**‘Ulamá** : Religieux, savant.

1. 20 octobre 1819. [↑](#footnote-ref-1)
2. 23 mai 1844. [↑](#footnote-ref-2)
3. Coran 12. [↑](#footnote-ref-3)
4. L’islam. [↑](#footnote-ref-4)
5. Le pèlerinage à La Mecque. [↑](#footnote-ref-5)
6. Muḥammad Sháh mourut le 4 septembre 1848; la traduction anglaise de ”Récit d’un voyageur” ne fut publiée qu’en 1891. [↑](#footnote-ref-6)
7. Coran, 108. [↑](#footnote-ref-7)
8. Coran 103. [↑](#footnote-ref-8)
9. Référence à Bahá’u’lláh, “Celui que Dieu rendra manifeste”, dont le Báb se considérait être le précurseur. [↑](#footnote-ref-9)
10. Le Mathnaví. [↑](#footnote-ref-10)
11. Le Mathnaví [↑](#footnote-ref-11)
12. Le Coran 7:155. [↑](#footnote-ref-12)
13. Les chiites. [↑](#footnote-ref-13)
14. Coran 37:173. [↑](#footnote-ref-14)
15. Le châle. [↑](#footnote-ref-15)
16. 9 Juillet 1850. [↑](#footnote-ref-16)
17. *‘Atabát ‘Álíyát* litérallement Tombeaux suprêmes, un terme par lequel les Musulmans chiites désignent les villes de Kázimayn, Najaf et Karbilá et qui s’appliquait aussi à la partie est de l’Iraq, dont le centre était Baghdád. Lorsque Bahá’u’lláh fut libéré de prison et banni de Perse, il choisit Baghdád comme lieu d’exil. [↑](#footnote-ref-17)
18. C’est à dire Bahá’u’lláh. [↑](#footnote-ref-18)
19. Coran 95 : 4. [↑](#footnote-ref-19)
20. Coran 23 : 14. [↑](#footnote-ref-20)
21. 1852. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Hín,* selon la notation de l’abjad, correspond à 68. Cf. *La Chronique de Nabíl*, Bruxelles, Maison d’éditions bahá’íes, p. 17, note 28. En 1268 Bahá’u’lláh enchaîné dans le Trou noir de Téhéran, reçut les premiers signes de sa mission divine et y fit allusion dans ses écrits cette même année. [↑](#footnote-ref-22)
23. Coran 27 : 88. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Florilège d’écrits de Bahá’u’lláh*, MEB, 2006, § 60. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Florilège d’écrits de Bahá’u’lláh*, op. Cit., § 132. [↑](#footnote-ref-25)
26. Dans tous ses Ecrits “Cet Opprimé” se réfère à Bahá’u’lláh lui-même. [↑](#footnote-ref-26)
27. Les commandements de Dieu. [↑](#footnote-ref-27)
28. Coran 55:3-4. [↑](#footnote-ref-28)
29. Coran, 4:78. [↑](#footnote-ref-29)
30. Coran, 6:17 ; 10:107. [↑](#footnote-ref-30)
31. Le titre de Mírzá Yaḥyá était Ṣubḥ-i-Azal, Le Matin de l’Eternité. Bahá’u’lláh cite en l’occurrence Amos 4:12-13, qui dit que Dieu “transforme le matin en nuit”. Cf. Bahá’u’lláh *Epître au Fils du Loup* (Bruxelles, Maison d’éditions bahá’íes, 2001, p.168. Voir Shoghi Effendi: *Dieu passé près de nous,* Bruxelles, Maison d’éditions bahá’íes, 1976, p.108, pour d’autres titres de Mírzá Yaḥyá. [↑](#footnote-ref-31)
32. Coran, 27:22. [↑](#footnote-ref-32)
33. Téhéran). [↑](#footnote-ref-33)
34. Mírzá Buzurg Khán, Consul-général persan à Bagdad. [↑](#footnote-ref-34)
35. Le Mu’taminu’l-Mulk, Mírzá Sa’íd Khán-i-Ans∂arí, ministre des Affaires étrangères. [↑](#footnote-ref-35)
36. Áqá Siyyid Muḥammad-i-Ṭabáṭabá’iy-i-Isfáhání, connu comme « Mujáhid ». [↑](#footnote-ref-36)
37. La seconde guerre russo-persane de 1825-28. [↑](#footnote-ref-37)
38. Coran 2 :94 ; 62 :6. [↑](#footnote-ref-38)
39. cf *Paroles cachées* en persan : 24, 25, 28 et 30. [↑](#footnote-ref-39)
40. Coran 49 : 6. [↑](#footnote-ref-40)
41. Coran 5 :59 « De quoi nous accusez-vous ? Sinon de croire en Dieu, à ce qui est descendu vers nous et à ce qui était descendu auparavant ? » [↑](#footnote-ref-41)
42. Tradition attribuée au onzième Imám, Abú Muḥammad al Ḥasan al-’Askarí. [↑](#footnote-ref-42)
43. Shaykh Mutaḍáy-i-Anṣarí, un éminent mujtahid. [↑](#footnote-ref-43)
44. Coran 2 :179.. [↑](#footnote-ref-44)
45. Coran 6 :164 ; 17 :15 ; 35 :18 ; 39 :7 ; 53 :38. [↑](#footnote-ref-45)
46. cf. Coran 3 :40 ; 14 :27 ; 22 :18. [↑](#footnote-ref-46)
47. Coran 40 :5. [↑](#footnote-ref-47)
48. Coran 36 :30. [↑](#footnote-ref-48)
49. Coran 8 :30. [↑](#footnote-ref-49)
50. Coran 6 :35. [↑](#footnote-ref-50)
51. Bagdad. [↑](#footnote-ref-51)
52. ‘Alí Ibn ḥusayn, connu comme « Zaynu’l-Ábidín », le deuxième fils de l’Imám H∆usayn, qui devint le quatrième Imám. [↑](#footnote-ref-52)
53. Coran 57 :16. [↑](#footnote-ref-53)
54. La Mecque. [↑](#footnote-ref-54)
55. Les Abassides dont la forteresse était Zawrá (Bagdad) étaient célèbres par leur légion basanée tandis que les Omeyyades dont la forteresse était Fayḥá’ (Damas) avaient des étendards rouges et or. [↑](#footnote-ref-55)
56. Coran 57 :16. [↑](#footnote-ref-56)
57. cf Luc 19 :21. [↑](#footnote-ref-57)
58. Coran 55 :26. [↑](#footnote-ref-58)
59. cf. Coran 12 :31. [↑](#footnote-ref-59)
60. *Appel du Seigneur des arlées,* Lawḥ-i-Sulṭán MEB, 2004, § 205 à 275). [↑](#footnote-ref-60)
61. *Kitáb-i-Aqdas,* MEB, 1996, § 144 [↑](#footnote-ref-61)
62. *Tablettes révélées après le Kitáb-i-Aqdas,* MEB, 2010,6e splendeur. [↑](#footnote-ref-62)
63. *Tablettes révélées après le Kitáb-i-Aqdas,* 6e splendeur. [↑](#footnote-ref-63)
64. *Ibid.* 13e bonne nouvelle. [↑](#footnote-ref-64)
65. *Tablettes révélées après le Kitáb-i-Aqdas* op. cit., 9e splendeur [↑](#footnote-ref-65)
66. 1868. [↑](#footnote-ref-66)
67. L’Angleterre. [↑](#footnote-ref-67)
68. Coran 22:34. [↑](#footnote-ref-68)